

LE THEME DE LA SINCERITE DANS L'OEUVRE
ROMANESQUE D'ANDRE GIDE

A Thesis
Presented to
the Committee on Graduate Studies
University of Manitoba

In Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
Richard Grymonpré

June 1963

PRECIS

Le but de cette thèse est de démontrer le rôle que joue la sincérité gidiennne dans les romans de Gide. Nous présentons d'abord la définition de cette sincérité telle que nous l'avons découverte. Puis nous faisons l'analyse de plusieurs personnages de ce point de vue. Nous étudions aussi comment Gide s'est servi de la sincérité comme un des thèmes principaux, sinon le thème principal de ses romans. Nous avons même suggéré que les personnages de Gide déterminent leur place dans une hiérarchie par le degré de leur sincérité.

Puis nous suivons une présentation toujours plus complète de ce que c'est que cette sincérité, aboutissant à la conception qui se trouve dans Thésée.

Nous trouvons que cette sincérité est l'expression aussi complète que possible de l'individu où les aspects les plus divers de son caractère une fois découverts, se réunissent en l'unique personnalité. Cet individu alors par curiosité de soi, cherche encore des aspects de lui-même jusqu'alors inconnus.

Nous trouvons aussi que l'insincérité vient de l'ignorance, des dogmes, des doctrines, de la paresse, de l'amour même, forces qui entravent l'expression complète de l'individu.

Nous traitons aussi deux problèmes qui se posent à Gide: d'abord comment celui qui veut être sincère peut trouver l'unité dans la diversité de sa personnalité, ou la diversité dans l'unique; et puis comment celui-ci peut être véritablement certain qu'il voit clair dans ses propres motifs. Finalement l'individu essaie d'isoler la faculté mentale où siège cette capacité de bien choisir.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
I. INTRODUCTION : QU'EST-CE QUE LA SINCERITE? .	1
II. LE JEU DES CONCEPTIONS DIVERSES DE LA	
SINCERITE	11
L'Ecole des Femmes, Robert, et Geneviève .	11
La Porte Etroite	13
La Symphonie Pastorale	14
Isabelle	15
L'Immoraliste	16
Les Faux-Monnayeurs	17
Les Caves du Vatican	26
III. LES INSINCERES ET EN QUOI ILS SONT INSINCERES	32
L'hypocrisie	32
Robert	33
Jérôme et Alissa	45
Le Pasteur	56
Gérard	62
La famille Vedel	66
Anthime Armand-Dubois	76
IV. CEUX QUI ENVISAGENT ET CHERCHENT LA SINCERITE	79
La sincérité	79
Michel	80
Edouard	88

	iii
CHAPITRE	PAGE
Bernard	97
Lafcadio	103
V. CONCLUSION - L'UNITE DE LA DIVERSITE	
CROISSANTE DANS LA SINCERITE GIDIENNE . .	108
Thésée, homme sincère	108
La sincérité	114
L'oeuvre <u>Thésée</u>	116
VI. BIBLIOGRAPHIE	123

CHAPITRE I

INTRODUCTION : QU'EST-CE QUE LA SINCERITE?

Attente, disponibilité, sincérité - ces mots-clé de Gide romancier méritent qu'on s'y arrête. Les deux premiers représentent le côté passif, l'état favorable à la production d'un phénomène littéraire, auquel le troisième donne son nom. Qu'est-ce donc que cette sincérité dont Gide fait la charnière de son oeuvre?¹

Et voici recommencée la discussion qui occupe les critiques depuis qu'ils se sont penchés sur l'oeuvre de Gide. Mais la difficulté est qu'il y a peu d'idées aussi confuses que celle de la sincérité.² Gide indique une des causes de cette confusion qu'il reconnaît quand il dit: "En général se croit sincère tout jeune homme à convictions et incapable de critique."³ Gide indique que ce n'est pas d'une sincérité si simple qu'il va parler, et indique par indirection la nécessité de découvrir le vrai sens de la sincérité gidiennne.

Dans l'Encyclopédie Britannique, en parlant de Si le Grain ne Meurt de Gide, il est même question d'une

1 K. Weinberg, "Gide Romancier: La Sincérité Trouvée," Romanische Forschungen Heft, 1956 (pp.274-287) p.274.

2 Y. Belaval, Le Souci de Sincérité, Paris, Gallimard, 1944, p.8.

3 A. Gide, Journal (1889-1912), Rio de Janeiro, Americ-Edit., 1943, p.335.

sincérité qui devient du cynisme. Quelle sorte de sincérité peut devenir du cynisme? Nous supposons que cette encyclopédie se sert du mot dans son sens ordinaire de franchise, et qu'il est bien possible alors de trouver Gide tel qu'il se révèle dans "Si le Grain ne Meurt" comme un peu cynique, parce qu'il sait bien les dangers de trop révéler, dangers qui font même un des thèmes de son drame: Le Roi Gandaule.

Thomas Mann dans son Hommage à Gide, dit que Gide "s'est efforcé [dans] ... l'infinie quête de la vérité... avec tous les moyens que lui conféraient l'Intelligence et l'Art."¹ Si par vérité, on comprend une vérité personnelle et non pas absolue, une vérité toujours changeante, nous sommes d'accord. Mais est-ce la définition ordinaire de ce terme?

Il y a deux façons de prétendre à la sincérité. ... Les uns se confessent et s'accusent, prétendant être sans pitié pour leurs faiblesses.... Les autres, ... jouent les cyniques.... Gide... a menti par omission;... il voulait donner l'impression d'être sincère jusqu'aux aveux les plus difficiles²

dit J. Texcier. Selon ce journaliste, la sincérité, c'est la franchise qui consiste à tout avouer aux autres sur sa

¹ T. Mann et al., "Hommage à André Gide" La Nouvelle Revue Française, Paris, Gallimard, novembre 1951, p.12.

² J. Texcier, "Sincérité et Littéraire," Populaire Dimanche, janvier 1952, p.5

vie personnelle. De façon semblable, quand Pierre Herbert dans son livre A la Recherche d'André Gide parle de la sincérité de Gide, il parle vraiment de cette franchise.

Quand Jean Prévost en parle, il dit "que personne ne peut battre André Gide en sincérité, vu que chacun de nous n'en a qu'une et lui en a douze!"¹ Prévost implique que Gide lui-même ne donne pas de définition de la sincérité, et de plus qu'il en parle sans savoir ce que c'est. Se moquer ainsi d'un grand auteur est beaucoup plus simple, il faut l'avouer, que de trouver la définition que donne Gide de la sincérité. Mais est-ce qu'il se moque de Gide, est-ce que celui-ci a vraiment plusieurs sincérités? Nous tâcherons de montrer qu'il n'en a qu'une seule, que cette sincérité explique ses personnages de roman tout comme les personnages expliquent la sincérité.

Yvon Belaval, qui trouve la sincérité si difficile à préciser, pense qu'il a trouvé celle de Gide:

On comprend ce que vise Gide: la sincérité est pour lui une libération et, avant tout, du social. S'il se défie de tout souci de conformité à soi-même, c'est qu'il pense que ce soi-même n'est pas tant celui que l'on est que celui que l'on voudrait être quand on se réfléchit sur ses semblables. Le social c'est l'imité, l'impersonnel. Le naturel et, par conséquent, le sincère doit exprimer l'unique, le plus irremplaçable des êtres.²

¹ Cité par R. Kemp dans "André Suarès," Nouvelles Littéraires, 1122, 3 mars, 1949.

² Y. Belaval op. cit., p.13.

Il faut noter le sens péjoratif de "soi-même" dans ce passage. Ce "soi-même" est celui que l'on peut identifier à cause de sa conformité à une image de ce qu'on doit être. L'unique dont Belaval parle est alors ce qui ne se conforme pas, mais ce qui est particulier, vu qu'il vient de l'individu. Nous tâcherons de partir de ce point de vue, et de montrer que la sincérité est surtout une force, une recherche de toute sa valeur unique, et que l'exigence personnelle et la curiosité jouent des rôles importants.

Selon Henri Peyre,

Gide is the novelist of sincerity. Therein lies his chief claim to the gratitude of moderns who are determined not to live forged lives and who wish to throw away the forged coins of social conventionality, of religious conformity, of sexual Pharissism, of literary and rhetorical embellishment.... None more consistently than Gide have denounced the prevalence of insincerity toward oneself as the gravest of all our intellectual and moral lapses.... [Gide] also pondered the next obvious question: Does sincerity demand that we reject all that was acquired through education, reading, social adaptation, moral censorship and that we restore in ourselves the primitive, presumably the violent and the irrational?... [Gide talks of] being sincere in the sense of being authentically ourselves.¹

Bien que cette définition paraisse plus complète et plus juste que les autres, en particulier Peyre semble insister sur le rôle de l'instinct. Nous trouverons bon d'insister

¹ H. Peyre, The Contemporary French Novel, New York, Oxford University Press, 1955, pp.95, 96.

également sur le rôle de la recherche consciente continue d'une connaissance croissante de soi-même.

Maurice Nadeau dit, et par moments prend les expressions mêmes de Gide:

Être sincère, c'est faire rendre à l'âme ce son juste, harmonieux, par la composition des vertus et des vices mêlés et qui, unique, diffère de tous les autres.¹

M. Nadeau, dans cette prose qui est presque de la poésie insiste tout justement sur les origines personnelles de la sincérité gidienne, qui vient de tout l'être. En parlant "des vertus et des vices mêlés" il se sert du sens traditionnel de ces mots. Puisque, comme Nadeau l'indique par le mot "mêlés," Gide ne reconnaît ni vertu ni vice inculqués comme tels, et puisqu'il leur donne un sens qui n'a de valeur qu'à la perspective de la sincérité, Nadeau aurait pu dire "par la composition d'aspects très divers et souvent contraires," au lieu de "par la composition des vertus et des vices."

Jean Schlumberger dit que Gide "chante les sources ... les intermédiaires gênent"² et R-M. Albérès dit que "[Gide] a refusé de substituer à lui-même un être factice.

1 A. Gide, Romans, Récits et Soties, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1958 - p.XXVI de l'"Introduction" par M. Nadeau.

2 Hommage à André Gide op. cit., p.93.

"Le miracle de Gide est d'être sincère avec exigence..."¹
 Ces deux points de vue nous semblent très justes. Albérès indique que celui qui est sincère à la manière de Gide n'est pas content seulement d'échapper à l'insincérité, et au concept du bien et du mal (du vice et de la vertu), mais qu'il s'impose sa propre subjugation de soi-même, qu'il exige une curiosité avide et dont le but est d'élargir sa connaissance de soi-même.

Mgr. Ennio Francio trouve que Gide préfère "la vérité à soi-même."² L'interprétation de cette phrase que Mgr. Francio n'explique pas, dépend du sens de "la vérité" et de "soi-même." Par la vérité veut-il dire une vérité absolue qui existe hors de l'homme, ou est-ce que c'est la vérité gidiennne qui vient de l'individu, qui change au fur et à mesure que l'individu change. Et ce "soi-même," doit-on le comprendre, comme le fait Belaval, pour qui "le soi-même" est ce qui se conforme à ce qu'on voudrait être ou est-ce que "soi-même" veut dire ce que l'individu est par nature, en s'efforçant de n'être que sa propre manifestation sans influence extérieure.

De telles idées contradictoires et souvent vagues et confuses ne permettent pas de juger de la sincérité de

1 Ibid., p.99

2 Ibid., p.59

Gide l'homme ou dans son oeuvre. Il nous a paru plus fructueux d'essayer de découvrir ce que Gide veut dire quand il parle lui-même de cette sincérité.

Nous avons décidé d'étudier les romans de Gide pour découvrir le sens de cette conception. Nous avons évité de parler de Gide l'homme et de ces Journaux, car il n'y a aucun sentiment qu'exprime un homme dont la sincérité ne puisse être mise en doute. Notre but semble exiger alors qu'on limite l'envergure de cette étude à son oeuvre romanesque. Juger une oeuvre selon la personnalité d'un auteur ou juger une oeuvre selon ce que l'on croit être la plus ou moins grande sincérité de l'auteur dépasse les bornes de cette étude.

Nous avons donc essayé de découvrir ce que Gide veut dire quand il parle de la sincérité. Nous voulons montrer la signification particulière de la sincérité gidienne telle qu'elle existe dans ses romans, en donner une définition, indiquer son importance et ses limites.

Suivant la liste de romans que Pierre Lafille a choisis dans son livre André Gide Romancier, nous ferons l'analyse des points de vue que Gide prend sur la sincérité, et nous verrons les attributs de celui qui est sincère aussi bien que ceux de celui qui est insincère. Nous examinerons alors L'Immoraliste, La Porte Etroite,

Isabelle, Les Caves du Vatican, La Symphonie Pastorale, Les Faux-Monnayeurs, L'Ecole des Femmes,
Robert et Geneviève. A cette liste, nous ajouterons
 le récit Thésée qui semble être la pierre de voûte des
 idées gidiennes.

Nous verrons que la sincérité gidiennne ne consiste nullement en la franchise, mais en la découverte de soi. Elle demande une analyse de toutes les influences afin de rejeter toutes celles qui créent des préjugés, et alors qui contraignent et remplacent l'individu par un être factice qui se conforme aux préjugés et à la doctrine de son "caste." Tous les préceptes moraux, toute éducation formelle, toutes les façons habituelles d'élever les enfants servent à imposer des préjugés. Il faut alors s'en libérer pour être sincère. Le seul but de l'homme sincère doit être l'expression complète de soi dans toute sa diversité, dans toute son individualité à chaque moment. Il faut être curieux, toujours prêt à apprendre. Il faut toujours passer outre, se tourner vers l'inconnu pour toujours élargir sa personnalité, pour y découvrir plus d'aspects. Alors il faut pour être sincère une exigence, une subjugation de soi-même qui ne permet jamais de se reposer dans sa recherche de cette expression de plus en plus complète de soi, une exigence qui ne permet pas à l'homme sincère

d'accepter des limites et qui pousse en avant.

Il faut aussi avoir confiance en les "instincts" car il faut qu'on ait une faculté qui fait le choix. Puisqu'il est difficile de définir la faculté qui sait choisir sans l'aide de préceptes, ce qui pousse l'individu en avant dans sa recherche de la sincérité gidienne, le plus sûr est de mesurer la sincérité d'une part, par l'absence d'insincérité, par sa résistance aux forces sociales et idéologiques venant de l'extérieur, et de l'autre part, en examinant dans quelle mesure cette sincérité est le résultat de sa curiosité active de se connaître.

La sincérité absolue ne peut être qu'un but impossible à atteindre. Celui qui cherche continuellement à devenir sincère sera forcément celui qu'on appellera sincère. Du moment qu'il s'arrête dans sa recherche de soi, il devient insincère. Du moment qu'il accepte quoi que ce soit comme certain une fois pour toutes, il devient insincère.

Pour résumer, voici le sens qui se dégage de l'idée de sincérité dans ces romans: C'est la totalité des attributs divers, et souvent contradictoires, une totalité toujours croissante, due à une recherche assidue d'autres aspects de la personnalité, et à une curiosité avide

d'apprendre plus: le tout soumis à une contrainte qui exige, qui cherche une authenticité qui ne permet aucune action qui n'ait sa source dans l'individu, et qui ne permet pas de s'arrêter, car on n'atteint jamais ce but.

Tous les personnages sont peints à la perspective de cette sincérité et alors ce point de vue peut être considéré comme une technique de romancier. Lafille montre comment Gide en se servant de ce nouveau point de vue s'est opposé à l'influence de Barrès,¹ qui montre les personnages dans leur cadre historique et géographique. Peut-être a-t-il aussi préparé la mise en scène pour les existentialistes. Ce qui est certain c'est que Gide, d'après Albérès, est un vrai professeur² qui au lieu de vouloir imposer ses propres valeurs, expose tout, reste dans les coulisses, s'éclipse et permet au lecteur de se choisir.

¹ F. Lafille - André Gide Romancier, Paris, Hachette, 1954, pp.456-458.

² R-M. Albérès, L'Odyssée d'André Gide, Paris, La Nouvelle Edition, 1951, p.36.

CHAPITRE II

LE JEU DES CONCEPTIONS DIVERSES DE LA SINCERITE

Que représente le triptyque, L'École des Femmes, Robert et Geneviève ? "C'est une école d'émancipation,"¹ un "message d'affranchissement pour toutes les femmes"²

C'est parce que son mari, extérieurement respectable, "sonne faux," qu' [Eveline] ne peut plus vivre sauf dans des conditions qui lui permettraient de donner le son authentique et plein de sa personnalité.

C'est l'hypocrisie et l'égoïsme calculateur du mari qui furent pour sa femme l'école d'indépendance.³

Cette trilogie est un appel à la conscience des femmes, une invitation à découvrir qu'elles aussi ont des personnalités à elles, qu'elles ont des traits propres et qu'en les manifestant elles trouvent leur valeur réelle. (Se dévouer à un homme pour une règle acceptée de l'usage, et au point de perdre sa propre identité, c'est être insincère. Non que se dévouer même soit insincère, mais il est insincère de se dévouer par obéissance aux conventions.)

Cette oeuvre réalise un équilibre esthétique entre les définitions contraires de vertu, de valeur, de sincérité,

¹ P. Lafille, André Gide Romancier, op.cit., 1954, p.260.

² Ibid., p.261.

³ Ibid., p.259.

de vérité, de Dieu. Robert considère la sincérité pure et simple d'Eveline et de Bourgsweldorf comme "une morale" maîtresse de "pluralité fallacieuse"; pour Eveline la sincérité consiste en une critique de l'aveuglement de Robert; pour Geneviève, c'est la volonté de se connaître et de manifester sa véritable nature. Chaque personnage a sur la sincérité un point de vue qui se révèle à travers sa personnalité, ses paroles, ses actions, son rôle, en somme, à travers tout ce qu'il est et qu'il affecte d'être. Dans l'ordre métaphysique, ce que le docteur Marchand et Geneviève appellent la vérité, c'est ce qu'ils en croient d'après leurs sentiments après l'avoir libérée des conventions, des dogmes. Ce que Robert appelle vérité est ce qu'en dit la religion ou l'autorité. Dans l'ordre des valeurs, celle d'un être se mesure chez Robert à l'apparence de sa valeur. Tout au contraire, Bourgsweldorf trouve sa propre valeur dans l'"expression de son individualité"¹ même. Ce que Gide a ainsi fait, c'est d'opposer dans ses trois romans, les définitions de certains mots dont tout le monde se sert. La mise-en-œuvre de ces définitions diverses suffit à créer le drame. Et il va sans dire que "religion," "vertu," ne sont que des domaines

¹ A. Gide, "L'Ecole des Femmes," Romans, Récits et Scènes, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, p.1333.

où se joue le problème de "la sincérité." Gide prend plusieurs personnages qui envisagent différemment et font réagir ensemble ces définitions diverses.

L'hypocrisie se révèle en trois étapes, à travers Robert, qui la manifeste et à travers Geneviève qui se révolte contre elle. Le triptyque nous révèle une sorte d'insincérité, nous suggère que la révolte a des excès; il sert à nous avertir. Il suggère des solutions pratiques: choisir son esclavage, "chaque femme devrait pour le moins rester libre de choisir la servitude qui lui convient,"¹ ne pas se dévouer complètement à un néant, ne pas juger selon les préjugés, éviter certains mots pièges comme "devoir," "sincérité," "valeur," à moins d'en faire l'analyse.

Dans le roman La Porte Etroite le problème de la sincérité est orienté vers l'amour. Il en ressort le contraste entre l'amour sincère de Juliette et l'amour illusoire d'Alissa et de Jérôme. On aperçoit les forces qui faussent l'idée de l'amour en ces deux derniers: la doctrine, l'exemple du péché, et le culte des vertus pour mériter mieux l'adoration de l'autre. On voit aussi le sacrifice sincère de Juliette mis en contraste avec le

¹ Ibid., p.1276.

sacrifice de sa sœur, fait au nom de Dieu mais surtout par le désir d'être aussi pure que Jérôme peut la croire.

La Symphonie Pastorale est un roman où Gide montre plusieurs formes de cécité et où il compose une histoire qui figure la création d'Adam et d'Eve par Dieu. Le pasteur prend une jeune fille aveugle, Gertrude et lui enseigne ce qui donne le bonheur, tout comme Dieu a fait avec Adam et Eve. Gertrude arrive au point où elle aspire au savoir plutôt qu'au bonheur, tout comme Adam et Eve voulurent manger la pomme. Puis Gertrude retrouve l'usage de la vue dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, ainsi que le voulurent aussi Adam et Eve en mangeant la pomme.

Mais en cette création de Gertrude, le pasteur s'aveugle lui-même devant la nature de son amour, voluptueux pour une part et pour une autre, s'adressant à sa propre image récréée (à la façon dont Dieu se contemple dans son image: Adam et Eve.) Et de plus, en formant une créature qui ne connaît que le bonheur, le pasteur s'est créé une nouvelle doctrine, qu'il était trop aveugle pour reconnaître. Il est intéressant dans l'histoire que Gertrude et le pasteur communient ensemble à leur nouvelle doctrine. Le pasteur, en aveugle, ne comprend pas pourquoi sa femme et son fils ne reçoivent pas la communion avec eux.

Sa femme comprend l'amour du pasteur pour Gertrude, et son fils a si bien accepté la première morale que le pasteur lui a enseignée qu'il voit en cette nouvelle doctrine une erreur de son père. C'est ainsi l'histoire d'un homme dont l'insincérité personnelle est aussi infidélité à sa première doctrine, ce qui le rend doublement hypocrite.

Le mot "amour" est un de ces mots qui ont tant de significations, que celui qui n'est pas sincère n'a aucune difficulté à trouver une définition qui lui convienne et qui l'excuse. De l'amour pour une enfant informe à l'amour pour tous les humains; de l'amour pour la brebis égarée à l'amour hors du mariage, toute acception est possible. Et Gide nous révèle le piège de ce mot à travers les actions aveugles du pasteur.

Dans le roman Isabelle, est étudiée l'imagination chez un intellectuel. En montrant comment des idées romantiques peuvent fausser la pensée, Gide souligne l'obligation de voir en vérité les choses, et de se débarrasser des artifices d'une culture littéraire. Le lecteur voit bien dans le cas de Gérard, combien différents sont la réalité et l'imaginaire associé à une culture livresque. Gide fait voir dans ce roman les dangers de ce que peut ajouter une éducation intempérante à la simple nature des

choses. Ce roman est une mise en garde contre le dérèglement d'un romantisme indûment transporté des livres dans la vie.

Le problème le plus important de la sincérité considéré par Gide dans L'Immoraliste est probablement celui des grands dangers attendant celui qui échappe à des contraintes excessives pour chercher sa liberté et sa sincérité. En celui-ci, la force explosive de la vie, multipliée par les obstacles, ne s'arrête devant rien pour atteindre ses fins. Le lecteur risque de juger la sincérité aux actions de ce rebelle et de méconnaître les vraies causes de son égoïsme.

Pour qui est sincère, la moralité vient de soi-même. Elle n'est pas imposée. Mais pour le révolté, il est souvent difficile d'apprendre sa vérité et de 'monter en suivant sa pente naturelle.' Il semble sans morale, aux yeux du monde. Michel est un de ces révoltés. A la fin du livre il possède sa liberté. Peut-être pourra-t-il se constituer sa morale personnelle et suivre aussi sa pente en montant.

La mort de Marceline pourrait représenter sacrifice à l'imitation de celui du Christ. (Ne trouve-t-on pas singulier que Gide soit le premier à voir que le péché n'existe plus, alors que Jésus Christ l'avait si bien

déclaré à sa mort?)

Certains symboles gidiens se retrouvent dans ce roman: les murs, qui signifient la contrainte, les jeunes gens, images de la santé, dispensateurs de la vie pleine; le voyage, évocateur de la découverte de soi dans le monde. Mais, le symbole de la naissance des contraintes, (dans la civilisation des Goths), le symbole des richesses infinies que peuvent découvrir les sens (l'image des oasis), et le symbole de la sincérité complète (l'image de l'ivresse sobre), tous ces motifs n'appartiennent qu'à ce roman.

Toute la question de la sincérité est posée dans Les Faux-Monnayeurs. Gide répète tout ce qu'il a dit dans les romans précédents et en complète les perspectives. Chaque personnage nous présente un point de vue sur la sincérité. Un grand nombre de causes d'insincérité y sont expliquées. Un nouveau type, qui peut être très sincère y est introduit. L'étude est étendue pour couvrir l'homme de sa jeunesse à sa vieillesse. Et la formule pour atteindre la sincérité est donnée et précisée.

Considérons d'abord comment les personnages font voir les aspects différents de la sincérité et de l'insincérité. Edouard en philosophe considère la sincérité et alors nous la montre dans toute son étendue jusqu'à la considérer comme un absolu. Il est aussi bien l'exemple

du personnage qui est sincère depuis longtemps et alors montre la multiplicité et la diversité de caractère de celui qui est sincère. Le difficile c'est de trouver l'unité dans cette diversité, et de préciser ce que c'est que la sincérité et être sincère. Mais Edouard est rebelle à un passé qui le force à considérer tout le problème pour trouver une réponse, un passé qui rend la sincérité difficile à atteindre, et qui demande peut-être des sacrifices pareils à ceux de Michel de L'Immoraliste.

Bernard est enfant naturel, homme sans passé. Il n'a rien contre quoi se révolter. Il a la chance de pouvoir choisir à être, et de pouvoir être sincère sans s'occuper des difficultés que le rebelle rencontre. Lui, il présente au lecteur la sincérité toute pure, sans qu'elle soit une réaction.

Olivier est un type qui sent profondément mais qui a une pudeur, un sens de la culpabilité causés par les préjugés du monde contre ce qu'il ressent. Il a toujours peur d'être pris pour homosexuel. Il n'aime pas montrer trop d'estime pour Bernard ou montrer qu'il le préfère aux autres étudiants. Sa sympathie ou amour pour Edouard ne peut pas être exprimé pour les mêmes raisons et à cause de la peur de faire une bêtise, ou à cause d'un manque de confiance. Quand-même quand Edouard lui montre son amour

après la soirée chez Fassavant, il essaie de se tuer par excès de bonheur. Alors voici un personnage dont le naturel est falsifié par une pudeur et une culpabilité imposées par le monde, malgré le "tant de curiosité, d'impatientie insatisfaction du passé"¹ qu'Édouard voit chez lui.

Georges, frère cadet d'Olivier, par curiosité, par ignorance des conséquences, ou par manque de respect pour les règles imposées par les adultes mais observées par eux seulement en apparence, fait la découverte des vices. Le meurtre de Boris lui permettra-t-il de voir ce qu'il y a de bon dans les règles de l'humanité? La leçon que le lecteur prend de Georges est que voici le gendre possible (et bien probable) d'un hypocrite tel que M. Molinier, judiciaire, homme aux plus bonnes apparences, mais qui ne s'y conforme pas. Georges, en bon élève de l'hypocrisie de son père avait déjà une apparence tout autre que ce qu'il était.

Vincent, frère aîné d'Olivier est le type qui adopte l'insincérité par le moyen simple de s'excuser les torts au nom d'une doctrine: "Plus voluptueux qu'aimant, il s'était fait de la dureté même, un devoir."² Il est donc

¹ A. Gide, Les Faux-Monnayeurs. Paris, Callimard, 1939, p.105

² Ibid., p.46

le frère spirituel de Robert de L'Ecole des Femmes.

Passavant montre un autre aspect de Robert, car il tourne tout à profit, se servant de la sagesse d'autrui comme si c'était la sienne. Il se fait une personnalité fabriquée de ce qui plaît.

Azaïs et Vedel sont deux pasteurs aveuglés par la foi, dont le caractère est enterré sous "des tas de mensonges." Ce sont des exemples de ceux qui parlent et enseignent la vertu et qui engendrent l'hypocrisie. Leur faute se trouve plutôt dans leur aveuglement que dans leur doctrine. Mais, comme le pasteur de La Symphonie Pastorale ou comme le pasteur qui enseigne Alissa et Jérôme dans La Porte Etroite, il faut remarquer combien la doctrine les fausse, et combien elle les aveugle. Car en acceptant des préjugés, il est presque impossible de se voir.

Mais Rachel se voit tout en acceptant les doctrines. Pourtant, elle ne prêche pas, elle est contente d'être vertueuse sans demander la vertu des autres. Le chemin qu'elle choisit est très difficile. Il faut se sacrifier, et renoncer à sa personnalité. On ne peut pas avoir et la vertu telle qu'elle est conçue et aussi son propre caractère. Alors Rachel, comme Alissa avant elle, est insincère parce qu'elle n'exprime pas ce qu'elle est. Mais elle

n'est pas aveugle. Elle est au moins vertueuse.

Sarah est rebelle à la contrainte plutôt qu'à l'hypocrisie et elle ne cherche que la liberté, la licence. Elle n'est pas loin du tout de Lady Griffith, cette femme sans âme, sans caractère, mais qui est complètement libre.

Armand voit l'hypocrisie de la foi, et de sa famille, et se révolte. Mais sa révolte n'est pas contre l'insincérité, mais contre la vertu. Il arrive à détester la vertu et à se détester aussi. Il se contrefait par révolte. Ceci sert à accentuer le danger de croire que si l'on se révolte contre les insincères on devient automatiquement sincère. La route à la sincérité est difficile et les obstructions et les tentations y sont semées partout.

Streuvilhou est le personnage qui se sert de ces obstructions et de ces tentations à son profit. Il voit clair, mais il se sert de sa clairvoyance pour se moquer de tout le monde. Il n'a pas de scrupules, mais il le sait bien. Puisqu'il se moque de lui-même, il se rend insincère. Son but n'est pas de profiter de sa clairvoyance pour se rendre sincère, mais pour prendre le monde au dépourvu.

Mme Sophroniska qui soigne le petit Boris, a une foi dans l'humanité qui n'est pas loin de celle que Gide

semble enseigner. Mais Gide indique qu'elle a une explication trop simple de l'humain, que le caractère humain est beaucoup plus complexe qu'elle ne le pense.

Boris, comme La Pérouse, le plus jeune comme le plus âgé, fausse sa nature par fierté. Il se contrefait pour paraître aussi fort ou brave que ses amis. La Pérouse pensait se rendre libre en repoussant des sollicitations. "Je ne comprenais pas [dit-il] qu'en croyant me libérer, je devenais de plus en plus esclave de mon orgueil."¹

Gide examine alors bien des choses qui empêchent d'atteindre le naturel: la révolte, la doctrine, la personnalité fabriquée, le passé, l'incuriosité, la défaillance, l'orgueil, même un seul aspect de sa nature, de sa sincérité, sans les autres. Chez Armand, la révolte l'aveugle à son vrai caractère; chez Sarah, la révolte la pousse à n'accepter rien que la liberté et la licence; chez Edouard, la révolte est comprise mais tout de même le pousse à examiner la sincérité comme problème de philosophie, comme absolu, au point où elle devient inexplicable; chez Bernard, l'absence de révolte lui permet d'être sincère, lui permet d'agir en homme sincère et de voir clair.

¹ Ibid., p.131.

La doctrine, faite de "mœurs qui atrophient,"¹ aveugle Azais complètement; le pasteur Vedel ne se donne pas le temps d'en douter; Rachel croit à sa doctrine mais voit que la seule façon de la suivre sans être hypocrite est de se sacrifier. Molinier et Profitendieu se conforment à des préjugés inculqués, qui guident leur conduite, et aux noms desquels ils ne poussent "les investigations qu'avec une extrême prudence, par crainte d'en apprendre trop long."²

Il y a bien des gens qui ne croient pas à une doctrine apprise mais qui se contrefont en se créant une doctrine particulière qu'ils changent à leur gré. Parmi ceux-ci, il y a Passavant qui fabrique sa personnalité pour le gain personnel. Streuvilhou n'a pas de doctrine, parce qu'il se moque de la doctrine et de toute autre croyance. Edouard rejette la doctrine et lui et Bernard sont des exemples du type qu'un des orateurs a désigné sous le nom de: "présomptueux, qui prétend vivre sans doctrine, ou se guider lui-même et d'après ses propres clartés."³

1 Ibid., p.125.

2 Ibid., p.240.

3 Ibid., p.364.

Boris et Olivier se faussent, celui-ci par pudeur et culpabilité, celui-là par orgueil. Edouard même a failli se rendre faux par une émotion, celle de l'amour pour Laura: "par un étrange croisement d'influences amoureuses, nos deux êtres, réciproquement, se déformaient."¹

"Nous dépendons d'un passé et... ce passé nous oblige [dit un des crateurs]. Par lui, tout notre avenir est tracé."² Mais Edouard aime mieux une "impatiente insatisfaction du passé"³; c'est lui aussi qui trouve que plus il est sincère, moins il est influencé par le passé. Et c'est encore Edouard qui conseille à Bernard de se lancer vers l'inconnu, et qui écrit dans son journal que "seul le bâtard a droit au naturel."⁴ C'est-à-dire que seul celui sans passé a droit au naturel, à la sincérité. Bernard ne s'engage pas à un avenir basé sur le passé, parce qu'il ne doute pas de lui-même, et parce que son passé est réduit à presque rien par son manque d'héritage. Se lier au passé, se déterminer par le passé, c'est empêcher sa liberté, c'est restreindre son choix, ce n'est pas être sincère.

1 Ibid., p.78.

2 Ibid., p.363.

3 Ibid., p.105.

4 Ibid., p.125.

Faut-il aussi renoncer à la foi pour être sincère? Ou bien, est-il nécessaire de croire avec Mme Sophroniska "que le bien doit triompher"?¹ Oui, si ce bien, c'est l'expression aussi complète que possible de soi. Quand Bernard décide d'accepter de "suivre sa pente pourvu que ce soit en montant,"² c'est monter vers une sincérité toujours plus complète en contraste avec la liberté et la licence. Gide insiste sur ce point-là car il contraste le but de Bernard avec celui de Sarah. Celle-ci ne veut que sa liberté sans bornes. Elle veut vivre "comme bon lui semblait,"³ dit-elle.

Alors Gide indique que: ne pas être aveugle, une révolte contre la contrainte, le désir de la liberté, le dédain de la doctrine ne suffisent pas à rendre sincère. La sincérité c'est la recherche continuelle du "développement de soi," c'est renoncer à toutes les insincérités, c'est ne pas abdiquer son initiative, c'est vivre et apprendre comment vivre en vivant, c'est renoncer au passé qui limite, c'est comprendre et accepter la multiplicité et la diversité de l'unique caractère, c'est vouloir être authentique, et c'est toutes ces choses en même temps.

1 Ibid., p.207.

2 Ibid., p.371.

3 Ibid., p.372.

Le bâtard comme type sincère est très important. Il n'est pas nécessaire que lui il se révolte contre un passé, qu'il renonce à une doctrine. Michel, de L'Immoraliste et Edouard sont tous les deux rebelles contre un passé et une doctrine. Michel détruit son passé et il est prêt à chercher à être sincère. Edouard doit s'occuper de toute la question de la sincérité, y compris sa philosophie pour se débarrasser nettement de ce passé. Mais Bernard n'a qu'à être sincère. Quel argument en faveur de ceux qui nous conseillent d'élever les enfants avec un minimum de surveillance!

Dans Les Caves du Vatican, les idées les plus importantes sur la sincérité concernent le rôle du dépaysement, le concept du bâtard, et l'idée de l'acte gratuit. C'est Protos dans un de ses rôles qui dit:

Il suffit d'un dépaysement, d'un oubli! ... Un trou dans la mémoire, et la sincérité se fait jour! ... La cessation d'une continuité; une simple interruption de courant... Quel avantage pour le bâtard! Songez donc: celui dont l'être même est le produit d'une incartade d'un crochet dans la droite ligne...¹

Naturellement celui qui est le plus dépaycé est Lafcadio. Puisque sa vie ne se conforme aucunement aux conventions, sa sincérité n'a aucune difficulté à se faire voir. Toutes les influences de ses "oncles" n'avaient

¹ A. Gide, "Les Caves du Vatican", Paris, Editions de la Nouvelle Revue Française, 40^e edit., 1922, p.268.

pour but que de développer ses facultés sans imposer de contraintes à sa liberté.

Julius Baraglioul, homme pieux, éloquent, dont le passé détaillé est exposé dans une "élégance morale, [une] belle allure, ... [une] pâleur pensive de son front"¹ est destiné à l'Académie où il se servira sans doute de ces éloges qu'il sait par coeur.² Il a écrit un livre où il peint son père en homme "fidèle à ses devoirs, à ses principes."³

Mais son beau-frère le désillusionne sur le christianisme quand Anthime ne reçoit rien de promis du clergé; son père le désillusionne sur son livre où celui-ci ne trouve que des "sornettes" bonnes à rien que pour le faire entrer dans l'Académie. Alors il est désorienté et

une interrogation affreuse ... se soulevait en lui, ... un doute sur la sincérité de ... sourires ... approbation, sur la valeur de ses ouvrages, de la réalité de sa pensée, sur l'authenticité de sa vie.⁴

Ce doute est nourri par Lafcadie, par le dépaysement physique qui le place à Rome, et par la chute d'Armand, au point où il voit clair et veut être sincère.

1 Ibid., pp.23,24.

2 Ibid., p.53.

3 Ibid., p.104.

4 Ibid., p.54.

Vous ne sauriez croire [dit Julius] ... combien une éthique erronée empêche le libre développement de la faculté créatrice.... Nous vivons contrefaits, plutôt que de ne pas ressembler au portrait que nous avons tracé de nous d'abord; c'est absurde; ce faisant, nous risquons de fausser le meilleur.... Seules jusqu'à présent m'obligeaient d'impures considérations de carrière, de public et de juges ingrats dont le poète espère en vain récompense. Désormais je n'attends plus rien que de moi. Désormais j'attends tout de moi; j'attends tout de l'homme sincère; et j'exige n'importe quoi; puisque aussi bien je pressens à présent les plus étranges possibilités en moi-même. Puisque ce n'est que sur le papier, j'ose leur donner cours.¹

Mais il faut remarquer et le grand effort nécessaire pour atteindre cette nouvelle sincérité, qui déjà l'écrase, et le fait qu'une des raisons qui le forçait à être sincère était que sa morale ne suffisait pas pour le faire entrer à l'Académie. Quand plus tard il entend dire que l'Académie le veut parmi ses rangs, il peut se servir de l'excuse que tout ce qui le trouble dans sa doctrine, et qui le pousse vers une sincérité, vient d'un faux pape, et simplement retourner à une vie endoctrinée sans inquiétude. La sincérité qui s'était montrée est vite enterrée de nouveau.

Fleurissoire est un autre des personnages tirés d'une vie conventionnelle, et qui est dépaysé. Cet homme simple, chaste, chrétien sans tache, qui ne doute de rien se croit le choix naturel pour sauver le pape. Du moment qu'il part à Rome sa vie est bouleversée. Sous la tutelle

¹ Ibid., pp.241,242

de Protos, il apprend à douter et à ne pas croire à l'apparence,¹ même à douter de lui-même. Protos lui fait croire que le dehors de chaque personne qu'il rencontre cache un personnage tout différent. Fleurissoire arrive au point où il ne peut ni se fier au pape ni à personne, où il dit: "Hélas! jamais plus, à présent, je ne pourrai ne pas savoir!"² Désormais, il sera condamné à voir clair, et il n'a rien pour remplacer l'ignorance qu'il perd. Peut-être un tel homme pour qui la sincérité est presque impossible a-t-il besoin de sa doctrine. (Peut-être que Gide a choisi Fleurissoire comme victime parce que cet homme sans sa doctrine, sans ses conventions est vide. Il est remarquable que Gide a quelqu'un tout prêt à le remplacer. - C'est comme s'il disait au lecteur que ce n'est pas la peine d'enseigner la sincérité aux bourgeois. Du moment qu'un d'entre eux est dépaycé, et commence à douter, il est tout de suite remplacé.)

Véronique Armand-Dubois souffre aussi dans un milieu qui dépayse, qui bouleverse. Elle est pieusement heureuse en martyre, pendant que son mari est franc-maçon, mais quand il devient, au moins en apparence, presque un saint,

¹ Ibid., p.213

² Ibid., p.192

elle devient une femme irritée qui critique la manière dont Armand a été traité par l'Eglise.

Changer de rôles sans beaucoup d'effort peut être un des signes de l'homme sincère qui s'en sert pour satisfaire sa curiosité et qui démontrent les aspects divers de son caractère. Mais Protos se sert de son habileté de changer de rôles non pas pour apprendre, non pas pour satisfaire sa curiosité, mais pour abuser du monde.

Lafcadie est un bâtard. Alors son passé, comme celui de Bernard dans "Les Faux-Monnayeurs", ne traîne pas après lui un passé qui l'entrave. La sincérité qui est l'expression de soi dans le présent, est donc chez lui tout à fait naturel.

L'acte gratuit est forcément sincère; s'il a un motif, il n'est plus gratuit. Quand Lafcadie sauve les enfants de la maison en feu, et quand il tue Fleurissoire, il fait des actes gratuits. Ces deux actes reflètent son besoin d'agir et sa curiosité et aucunement le désir de gain personnel. Il n'en tire ni orgueil, ni fierté, ni apparence fausse. (Un autre acte gratuit que Lafcadie considère est de se remettre entre les mains de la police. Personne n'aura rien à gagner de cet acte. Ce serait sa façon d'apprendre ce qu'il avait essayé d'apprendre en tuant Fleurissoire). Un acte qui provient de l'essence

d'une personne, à un certain moment, sans aucune influence qui vient du dehors ne peut être considéré comme une preuve de sincérité que s'il contribue à une expression plus complète de toute la personne. S'il a pour but la découverte de soi, c'est un acte sincère. Il est impossible de douter de la sincérité de ces actes chez Lafcadio.

CHAPITRE III

LES INSINCERES, ET EN QUOI ILS SONT INSINCERES

Pour faire une analyse de l'hypocrisie dans les oeuvres de Gide, il faut mettre au clair exactement de quoi il s'agit. Pour Gide, ne pas faire tout pour s'assurer qu'une idée ne vient que de soi, qu'elle n'est pas même influencée par des pensées apprises, des idées préconçues, c'est être hypocrite. Car la sincérité pour Gide, comprend une liberté complète de choisir ce que sera le prochain pas, et la nécessité d'avoir cette liberté à chaque pas. Et cette liberté consiste à ne rien accepter pour permanent, la source s'en trouverait-elle en soi. Ceci ne permet pas de morale préconçue ou permanente. L'attachement à n'importe quels credo, personne, idée, restriction rend aveugle.

Il faut choisir une voie, "suivre sa pente"¹ et la suivre jusqu'au prochain choix. Il y a donc une ré-évaluation de toutes ses idées à chaque pas sinon une purgation constante du passé. Ainsi les clefs de la sincérité de Gide sont la disponibilité, la ré-évaluation continuelle d'un être qui de cette manière arrive à agir en définitive, selon ce qu'il est, et pas selon ce qu'il

¹ A. Gide, "Les Faux-Monnayeurs," Romans, Récits et Soies, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1958, p.1215

veut être. Un danger que Gide a évité de ce point de vue, était de formuler une sincérité toute faite et de la suivre, ce qui aurait rendu sa "sincérité" insincère. L'être qui se servirait de ces clefs serait le plus profondément lui-même qu'il est possible. Il serait véritablement sincère. Et dans la mesure où on ne fait pas tout effort possible pour être sincère, on est hypocrite. Celui qui ne s'aperçoit plus de son hypocrisie est l'hypocrite complet.

(a) Robert, de "L'Ecole des Femmes," "Robert" et "Geneviève."

Robert, enfant craignant déjà de se salir, ne se servait pas de vers quand il pratiquait la pêche chez sa tante; il ne jouait pas avec les garçons de son âge qui étaient "brutaux et vulgaires"¹; premiers signes d'un endoctrinement bien entendu. Son élève de l'abbé, il acceptait toute la doctrine morale et religieuse qui lui était offerte: "je veillais à n'avoir pas une pensée que je ne fusse prêt à lui dire et qu'il ne pût approuver."² Il acquit alors une "horreur des plaisirs faciles où [dit-il] je voyais mes camarades se laisser entraîner."³ De plus, le penchant à la curiosité ou aux faiblesses humaines

¹ A Gide, "Robert," Romans, Récits et Scènes, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1958, p.1317

² Ibid., p.1318

³ Ibid., p.1319

n'était pas son fort. Il a passé sa vie d'étudiant endoctriné, à fuir "les entraînements, les mauvaises fréquentations et les lectures licencieuses."¹

Une telle jeunesse prépare un homme déjà aveugle et par faiblesse et mollesse d'esprit, n'éprouvant pas le besoin d'être autre. Ambitieux de nature, et instruit par la vie de commerce qu'il a vécue pendant une quinzaine d'années, il fait tout son possible pour valoir, pour être estimé, pour être homme d'importance, de deux façons: d'abord en faisant de lui-même l'exemple de ce qui est grand, de ce qui réussit, de ce qui vaut, aux yeux de ceux qui le voient; ensuite, en se servant de ce qu'il a appris pour arriver, de son "savoir vivre."

Sa méthode pour réussir, est révélée par Eveline et par Gustave, son fils. Quand Eveline commence à voir son mari tel qu'il est, elle parle de son système "qui lui permet sur n'importe qui, d'avoir tous les renseignements dont il a besoin. C'est comme cela qu'il peut si facilement rendre service."² Grâce à ce système, il pouvait tirer avantage de chaque sentiment, de chaque conviction; il pouvait paraître "rendre service ... en se servant des

¹ Ibid., p.1319

² A. Gide, "L'Ecole des Femmes," op.cit., p.1265

gens";¹ il pouvait tirer "récompense"² ou témoignage de sa "sympathie."³ Mais il ne pouvait avoir de vrais amis, car aimer vient de soi, n'est pas un système pour réussir. Gustave, son fils spirituel, aussi bien que physique résume cette doctrine en quatre mots dont il se sert pour tout évaluer: "A quoi ça sert?"⁴ C'est alors que Robert adore le faux-dieu, Succès. Pour lui, réussir, c'est se conformer aux usages, c'est recevoir considération, se faire décorer, c'est être un exemple aux yeux d'un public aussi aveugle que lui.

L'autre façon d'arriver est de se donner toute apparence d'être homme de bien. Comment parvient-il à devenir la combinaison des traits dont il a besoin? D'abord il adopte les gestes qui se conforment à une dignité dont il contrôle le degré. Sa douleur à la perte de sa mère, comme elle est "digne et belle"⁵! "Il se montre lui-même au-dessus de la faiblesse de rougir de sa famille d'origine quand il "laisse entendre qu'une nature

1 Ibid., p.1283

2 Ibid., p.1283

3 Ibid., p.1283

4 Ibid., p.1285

5 Ibid., p.1262

moins droite et moins noble pourrait en rougir";¹ il montre combien il est bon pour sa fiancée en relâchant sa dignité devant elle; "il a souci de ne me la faire jamais sentir, [dit-elle]."² A ce point Eveline est fière qu'il ne doit cette dignité "qu'à lui-même."³

Puis il "s'empare de la pensée d'autrui pour la plier à son usage";⁴ il prend son rôle qu'il exprime ainsi: "faire valoir les autres et ... aider au triomphe de certaines idées après que j'en aurais reconnu la valeur."⁵ C'est sa façon de dire qu'il voulait se faire valoir et se servir des idées d'autrui pour aider à son propre succès.

Alors, tout est accompli. La doctrine a étouffé définitivement la création de Robert par lui-même. Considérons l'étendue du dommage. C'est par devoir qu'il joue son rôle; il aime même par devoir: "C'est à elle que je devais, que j'avais dû tout ce dont j'étais capable et d'amour et de poésie."⁶ (Non souligné chez Gide). Il

1 Ibid., p.1255

2 Ibid., p.1253

3 Ibid., p.1255

4 Ibid., p.1305

5 A. Gide, "Robert," op.cit. p.1320

6 Ibid., p.1335

pense ce qu'il doit penser, il fait ce qu'il doit faire. Il est tout imprégné de l'importance de son devoir: "la notion du devoir... dominait ma vie... envers ma mère, envers mon pays, envers moi-même."¹ Mais il n'était pas capable de sacrifier sa personnalité à ces devoirs, il n'était que le receptacle vide; il possédait "la doctrine" sans la comprendre, il n'en avait que "la notion."

Voici un exemple de la doctrine suivie sans être comprise, par un être qui n'a pas le besoin de s'attacher tout entier à un idéal. Grâce à la complexité des choses, tout peut s'expliquer au nom de la doctrine, chez un être qui croit à son unité essentielle au nom de sa doctrine et qui est en fait très divers. Ceci explique pourquoi Robert n'accepte pas de rôle politique ou autre. Sa doctrine ne s'accorde pas avec des convictions. Elle n'existe que pour donner une impression favorable de soi. Geneviève voyait clair quand elle a dit qu'il "n'avait pas de grande valeur personnelle."² Eveline aussi montre comment il tient à ses "convictions":

Les sentiments qu'il exprime, il s' imagine réellement les avoir. Et même je crois qu'en fin de compte il les éprouve, et qu'ils répondent à son appel, les plus

¹ Ibid., p.1319

² A. Gide, "Geneviève," op.cit., p.1359

beaux, les plus généreux, les plus nobles, toujours exactement ceux qu'il convient d'avoir, ceux qu'il est avantageux d'avoir.¹

Sa doctrine était si bien apprise précisément parce qu'il était si inconsistent. La doctrine sied mieux à une personne sans valeur, ni force personnelle. Parce qu'il n'était que la voix de la doctrine et ne pouvait pas voir qu'il n'en avait pas l'esprit, il ne pouvait comprendre ceux qui étaient hors de sa portée, muré en lui-même comme il l'était par ses notions de pudeur, de valeur, de grandeur. Eveline, qui d'abord a essayé de faire honneur à son mari en rejetant son propre "droit d'être modeste."² qui, ironiquement, avait inconsciemment dit "il est si bon qu'il feint de ne pouvoir se passer de moi, et ce jeu m'est si doux que je m'y prête sans y croire,"³ arrive à nier Dieu à cause de la manière dont Robert l'affirme et à encourager sa fille à être rebelle. Elle devient incompréhensible alors pour Robert.

Robert, qui essaie d'excuser sa femme, n'a même pas le moindre sentiment de la dissonance entre son apparence et ce qu'il est en son intérieur, qui d'ailleurs paraît à

¹ A. Gide, "L'École des Femmes," op.cit. p.1282

² Ibid., p.1266

³ Ibid., p.1256 (non souligné dans le texte.)

peine exister. Il se croit conduit par un idéal qui, dit-il, "préfère en moi celui que je voulais être... à celui que naturellement j'étais"¹; il croit qu'il surpasse son "être naturel"²; il demande, "Avais-je tort de ne point m'accepter tel que j'étais, de me vouloir meilleur?"³ L'idéal dont il parle, c'est son besoin de se conformer aux idées acceptées sur ce qui est le meilleur. Et comment atteint-il ce but? Il sait ce qu'il devrait être, il en adopte toute l'apparence et alors il l'est. Il se laisse "guider par quelques idées supérieures et par des principes."⁴ Il refuse de voir le mal; "le meilleur moyen d'échapper au mal est d'en détourner les regards."⁵ Sa vertu lui demande d'être aveugle, ainsi que doit faire l'amour, selon lui; "Le propre de l'amour humain est de nous aveugler."⁶ Il est tantôt homme juste, (Il meurt et laisse le flambeau à ses enfants,) ou tantôt le héros de guerre puisqu'il s'est fait l'extérieur d'un héros et que

1 A. Gide, "Robert," op.cit. p.1333

2 Ibid., p.1343

3 Ibid., p.1343

4 Ibid., p.1321

5 Ibid., p.1325

6 Ibid., p.1324

des chefs respectés et compétents lui ont accordé une citation, qu'il n'avait méritée qu'en apparence. Il est le mari respectable devant la gloire de qui sa femme s'efface; il est le bon catholique dont l'abbé accepte les verdicts; il est le guide des pensées justes pour le public, celui qui le protège contre le mal. Il fait ce qu'il a "cru devoir faire"¹; il dit ce qu'il a "cru devoir dire,"² "comme s'il n'agissait.. que mû par de hautes considérations morales."³ Il arrive à s'estimer tant qu'il se déprécie devant l'abbé: "une de ses plus récentes inventions, c'est de se déprécier à plaisir; cela prend à merveille sur l'abbé,"⁴ de façon à montrer combien il est supérieur même à son apparence: "Espérons que Dieu ne mesure pas l'effort de l'homme au peu de résultat qu'il obtient."⁵

Tout en se conformant à cette image de grandeur, il est soucieux de la bonne opinion d'autrui: "mon père se souciait beaucoup de l'opinion, il ne se souciait guère d'elle,"⁶ dit Geneviève. Aussi le ménage Keller, quoique

1 A. Gide, "L'Ecole des Femmes," op.cit., p.1280

2 Ibid., p.1280

3 Ibid., p.1281

4 Ibid., p.1293

5 Ibid., p.1293

6 A. Gide, "Geneviève," op.cit., p.1376

bien uni lui était-il insupportable à cause de son irrégularité. Et on remarque aussi qu'il ne se marie qu'après "un temps décent après son veuvage."¹ L'opinion tient lieu même du chagrin. Malgré sa vertu qui se conforme à toutes les règles, et dont Geneviève dit: "Il semblait qu'il attachait plus de prix à l'apparence de la vertu qu'à la vertu même,"² il change aisément de femmes, au nom de la Providence, comme il avait changé de mère auparavant, comme il changerait de pape ou de dieu sans doute si c'était nécessaire pour garder intacte l'image, l'apparence d'un Robert exemplaire. Et il croit que tout ceci en lui relève d'une doctrine! Et l'ironie est que c'est cette doctrine qui a fait de lui un être si insincère, si peu lui-même.

Robert n'est que l'exemple d'un grand nombre de gens, nés par l'opinion et selon lesquels la plupart des hommes, prêtres inclus, s'accoutument "bien plus volontiers d'un simulacre que de [la] sincérité."³ Ils obéissent aux "autorités," à la religion, aux images préconçues de rôles tel que "père," "homme," "femme de grand homme," etc. Robert est leur guide qui trouve que "l'insoumission est

1 A. Gide, "Robert," op.cit., p.1343

2 A. Gide, "Geneviève," op.cit., p.1352

3 A. Gide, "L'Ecole des Femmes," op.cit., p.1289

toujours blâmable... [surtout] chez la femme";¹ qui, en autoritaire (autoritaire qui ne sait rien que par autorité!) répond aux questions: "Parce que je te le dis."² Il trouve "les secours de la religion... indispensables à l'humaine faiblesse,"³ ce qui pourrait se lire "à l'humain faible," ou "à l'humain insincère."

Toutes ces idées dogmatiques naissent de l'idée qu'obéir à ses passions ou à ses instincts est mauvais, et que Dieu en est le salut. Eveline lui donne réponse: "Si ma raison m'est donnée par Dieu, elle n'a que faire d'écouter d'autres lois que celles que Dieu lui impose."⁴ Geneviève va plus loin et montre que la croyance est souvent criminelle: "quand on pense que c'est au nom de Dieu que la société... condamne."⁵

L'hypocrisie de Robert, le refus de s'examiner, une vie basée entièrement sur la croyance que la vertu ne consiste qu'en l'apparence de la vertu, sans effort, ni sacrifice, a abouti à produire en Gustave, l'image de son père;

1 A. Gide, "Robert," op.cit., p.1322

2 Ibid., p.1332

3 Ibid., p.1319

4 Ibid., p.1335

5 A. Gide, "Geneviève," op.cit., p.1395

en Eveline, une vertueuse; en Geneviève, une rebelle. Gustave apprend pour "donner à croire qu'il sait";¹ ses amis sont tous de bonne famille sauf un, qu'il "voit volontiers, mais... pour l'éblouir, le dominer."² C'est la dévouement de celui-ci, non l'ami, qu'il aime. Eveline, victime de l'apparence, assez intelligente pour découvrir sa propre bêtise, voit qu':

Il a une façon de parler du devoir, qui me ferait prendre tout "devoir" en horreur; de se servir de la religion, qui rendrait toute religion suspecte, et de jouer des beaux sentiments à vous en dégouter à jamais.³

Mais elle accepte d'être vertueuse elle-même. Geneviève cherche à se révolter contre cette hypocrisie. Elle trouve que "les considérations de pudeur... tendent à fausser tous les problèmes."⁴ Elle s'impatiente d'entendre son père

se contredire, soutenir comme siennes des opinions que [dit-elle] je savais empruntées, mettre en avant des sentiments sublimes qu'il était incapable d'alimenter, ou faire étalage de convictions intransigeantes.⁵

Mais elle voit que "plus on se dégage de [la pudeur, de

¹ A. Gide, "L'Ecole des Femmes," op.cit. p.1285

² Ibid., p.1286

³ Ibid., p.1281

⁴ A. Gide, "Geneviève," op.cit. p.1360

⁵ Ibid., pp.1359-60

toute morale apprise] plus il importe... d'être exigeant envers soi-même."¹ En rebelle, elle s'efforce d'être sincère.

Ainsi on voit dans la trilogie de Robert, L'Ecole des Femmes, et Geneviève, l'étude d'une hypocrisie qui vient d'une éducation et d'une faiblesse inée de caractère. Par contraste, il y a la rebelle, Geneviève, qui ne veut "rien faire contre sa conscience, par imitation ou pour se conformer aux usages,"² et qui écrit son livre

pour aider celui ou celle qui [le] lit à passer outre. Tout ce qui peut aider au progrès, tout ce qui peut aider l'homme à s'élever un peu au-dessus de son état actuel doit être bientôt repoussé du pied comme un échelon sur lequel on a d'abord pris appui.³

Elle a et l'état d'esprit et la force qui conduisent à la sincérité. Entre Robert et Geneviève, il y a "le docteur Marchant [qui] possédait tout ce qui manquait à mon père: et d'abord une valeur réelle, des connaissances solides et le parfait mépris des feintes et du faux-semblant,"⁴ homme naturellement sincère. Sara est une fille chez qui la sincérité existe sans grande exigence envers soi; Gisèle

1 Ibid., p.1408

2 Ibid., p.1371

3 Ibid., p.1361

4 Ibid., p.1388

est le produit d'une bonne éducation, donnée à un être intelligent et sincère.

Le jugement de Gide, est-il exprimé ici? Robert ne fait rien de mauvais sauf qu'il est un de ceux qui condamnent au nom de Dieu. Il n'est pas trop difficile de voir que pour Gide, ne pas "sonner faux" est préférable, mais, il ne juge pas, il ne donne que le portrait ou plutôt plusieurs portraits peints, le problème de la sincérité étant posé. Peut-être, pour qui ne peut avoir d'authenticité, l'apparence est-elle importante, et peut-être est-il vrai que l'apparence précède l'actualité. Peut-être...

(b) Alissa et Jérôme, de "La Porte Etroite"

Cette étude de l'insincérité d'Alissa et de Jérôme considère d'abord le milieu qui les forme, puis les réactions de ces deux personnages à certains graves événements. Gide a choisi l'amour pour thème donnant à ce roman son unité. Il étudie d'abord une idée fautive de l'amour, puis comment cette conception fautive les personnages qui s'en croient épris. Les rôles que jouent Alissa et Jérôme deviennent de plus en plus artificiels en contraste avec l'émotion sincère et le sacrifice de Juliette. L'insincérité de Jérôme et d'Alissa empêche de plus en plus leur réunion dans un amour sincère. L'étude de cette insincérité croissante continue jusqu'à ce qu'Alissa se

sacrifie pour cet amour. Et l'étude en vient à montrer que ce sacrifice même est l'erreur majeure et qu'Alissa en est consciente tout en y cédant.

Alissa et Jérôme sont deux personnages non-sincères. Leur pensée, leurs actions, leur vie même sont déterminées par une doctrine dont un point particulier est privilégié: la conception de l'amour, selon laquelle il dure toute la vie; amour, qui comporte un culte par lequel on se dévoue à l'autre jusqu'à la négation complète de soi, amour qui exige des sacrifices au nom d'un bonheur futur. Cette doctrine est renforcée par l'inconduite de la mère d'Alissa, inconduite qui donne toute sa valeur à la fidélité promise, vertu plus indubitable.

Dès que Jérôme se croit amoureux d'Alissa, par l'effet de son affection, il agit comme devrait agir l'amoureux:

Il avait

une âme préparée, naturellement disposée au devoir, et que [dit-il] l'exemple de mon père et de ma mère, joint à la discipline puritaine à laquelle ils avaient soumis les premiers élans de mon cœur, achevait d'incliner vers ce que j'entendais appeler: la vertu.¹

Il savait ce que doit être l'amour. Le pasteur Vautier a mis la dernière touche à cette image de l'amour, tout de suite après la chute de Lucile Buccolin.

¹ A. Gide, "La Porte Etroite," Romans, Récits et Scènes, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard 1958, p.506

Alissa était destinée à entendre cette leçon du pasteur Vautier: "Tout en elle n'était que question et qu'attente."¹ Sa mère lui a montré par son infidélité le vice de l'amour des sens, et cet acte d'infidélité a été dépeint plus vil à Alissa par son père et son milieu puritain. Son esprit était alors tout prêt pour l'enseignement que le pasteur voulait y semer.

La leçon qu'il a enseignée a été inspirée par les mots: "Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite."² C'est qu'il faut s'efforcer de souffrir, de se sacrifier pour trouver la voie céleste. Par contraste, le pasteur a évoqué "la porte large et le chemin spacieux [qui] mènent à la perdition"³ et qui aux yeux des enfants étaient ceux qu'avait choisis la mère d'Alissa. De ceci Jérôme tire la leçon qu'une "douleur extraordinaire... [est l'] avant-goût de la félicité du ciel."⁴ Et il substitue "Alissa" au mot "ciel." La porte étroite même "devenait...la porte même de la chambre d'Alissa."⁵ Encore une preuve que c'est ainsi

1 Ibid., p.501

2 Ibid., p.505

3 Ibid., p.505

4 Ibid., p.505

5 Ibid., p.505

qu'il comprenait l'amour est qu'il s'est enfui après le sermon "pensant, [dit-il] la mieux mériter en m'éloignant d'elle aussitôt."¹ C'est ce sacrifice au nom de l'amour qui se poursuit pendant tout le livre, en Jérôme et en Alissa.

Jérôme grandit l'image d'Alissa. Il trouve qu'elle "était pareille à cette perle de grand prix dont m'avait parlé [dit-il] l'Évangile; j'étais [continue-t-il] celui qui vend tout ce qu'il a pour l'avoir."² Son amour consiste à "seulement mériter."³ Il invente un "raffinement de vertu"; il n'est satisfait de rien "qui ne m'eût coûté, [dit-il] quelque effort."⁴ Son amour devient une religion, toute sa religion: "C'est précisément pour te retrouver que j'adore [Dieu]"⁵ dit-il à Alissa, et quelques lignes plus tard encore: "Je ferais fi du ciel si je ne devais pas t'y trouver."⁶

Alissa croit être amoureuse du seul être qui ait

1. Ibid., p.506

2 Ibid., p.507

3 Ibid., p.507

4 Ibid., p.507

5 Ibid., p.510

6 Ibid., p.510

compris son trouble à l'heure de la découverte de l'infidélité de sa mère. Son père l'aide à continuer à se vouer à un amour de convention. Il dit que Jérôme serait "remarquable aux yeux de Dieu"¹ mais "il [lui] faut de la confiance, du soutien, de l'amour."² Ces mots-ci, comme ceux du pasteur, comme l'aveu d'amour fait tout après la découverte de l'inconduite de sa mère sous l'effet d'émotions poignantes, s'impriment avec une grande force dans l'esprit d'Alissa. Comme elle a souffert d'avoir trouvé sa mère en compagnie de l'officier, elle souffre pour son père qui n'a pas connu cette confiance, ce soutien et cet amour dont il parle.

La mère de Jérôme, elle aussi de stricte doctrine, ne voit pas que l'amour entre les deux jeunes gens n'est pas de sentiment, que ce n'est qu'un amour de tête. En les bénissant, elle les aide à continuer à s'aveugler eux-mêmes.

Juliette, la sœur d'Alissa, à qui Jérôme parle de son amour pour Alissa, et qui passe des heures avec Jérôme, tombe amoureuse de celui-ci. A travers les paroles de Jérôme, on voit qu'il ne parle pas de mariage à Alissa parce que l'image de ce bonheur futur est si belle qu'il en a peur. C'est-à-dire qu'il préfère l'image à la réalité.

1 Ibid., p.509

2 Ibid., p.509

Est-ce là l'amour? Et l'amour, ne serait-il pas plutôt le plaisir qu'il trouve à se promener avec Juliette avant qu'Alissa soit levée, ou la jalousie qu'il ressent quand il apprend que Juliette a été demandée en mariage?

Alissa, pour qui l'amour est la souffrance qui mène au bonheur est toute prête à se sacrifier pour sa sœur. Ce serait la réussite même de sa conception de l'amour. Elle pourrait continuer à aimer et sa souffrance lui ouvrirait la porte étroite. Jérôme devrait reconnaître son amour pour Juliette, amour que sa tante croyait avoir discerné. N'est-il pas "tout suffoqué par [l']aveu"¹ d'Abel quand celui-ci dit qu'il "aime...idolâtre Juliette"²

Alissa veut se sacrifier pour sa sœur, Juliette. Mais Jérôme est si aveuglé par son amour factice, qu'il n'aperçoit même pas ce qui pourrait être son amour vrai. L'idée de l'amour dissimule l'émotion pure. Fécondité du doctrinal! Au moment même de cette antithèse d'un amour pur avec l'idée de l'amour, le pasteur Vautier paraît de nouveau pour ne laisser "échapper aucune occasion [de] semer le bon grain."³ Gide ne nous voile pas le sens de ce

1 Ibid., p.527

2 Ibid., p.527

3 Ibid., p.536

passage. La doctrine n'est-elle pas alors maîtresse de fausseté?

Juliette fait un grand sacrifice, qui la rend malade, sacrifice d'amour. Alissa, qui croit se sacrifier, qui passe souvent pour une quasi-sainte, n'est qu'une malheureuse trompée par sa morale et Juliette ne consomme son sacrifice au nom de rien. Alissa fait le sien au nom de Dieu. C'est elle qui nous révèle son illusion à propos de la phrase: "Qui veut sauver sa vie la perdra."¹ Ces mots du Christ ne signifient-ils pas en un sens large, que ce qui est fait au nom de n'importe quoi, est faux? Tout ce qui compte est ce qui vient de soi. Celui qui achète la vie éternelle avec de bonnes actions est semblable à celui qui achète un bonheur futur, avec un sacrifice et un dogme illusoire. Mais ce qui justifie aux yeux d'Alissa le sacrifice du bonheur présent pour un bonheur futur, ce sont ces paroles de la Bible: "Ils n'ont pas obtenu ce qui leur avait été promis, Dieu les ayant réservés pour quelque chose de meilleur."²

Alissa, frustrée par son insuccès à tenir le rôle d'amoureuse sacrifiée, se dévoue d'abord à son oncle. Puis quand il n'y a que Jérôme qui reste, par une exaltation

¹ Ibid., p.570

² Ibid., p.578

d'imagination, elle conçoit la possibilité de se sacrifier pour que Jérôme puisse aimer Dieu au lieu d'elle-même. Elle réussit alors. Elle arrive enfin à jouer le rôle appris de sa religion. La pure doctrine fait manquer sa vocation à un être intelligent et sensible. Crime contre l'humain!

Depuis le sacrifice de Juliette, Jérôme renonce volontairement au bonheur terrestre en amoureux, se conformant à l'amour idéal. Pour préserver le rêve de l'amour, pour ne pas perdre le bonheur de croire qu'il aime (selon l'idée préconçue de ce que l'amour doit être) il renonce à se fiancer: "si tu préfères, nous ne nous fiancerons pas... j'étais heureux... j'allais cesser de l'être... je t'aime assez pour t'attendre toute ma vie."¹ Voici ce qu'il croit être la vérité, son hypocrisie inconsciente lui cachant la vérité. Il continue à aimer Alissa par devoir, par pitié, parce que l'infidélité serait criminelle. Il se réduit à une vie stérile, où il fait tout au nom de son amour. Il prie pour être uni, au moins en prière, à Alissa. Il lit pour trouver ce qui le rassure. Il adopte des vertus dont il attend qu'elles le fassent valoir assez pour mériter Alissa. Il dit: "Dieu sait que je ne m'efforçais vers plus

¹ Ibid., p.526

de vertu que pour elle."¹ Lui aussi au nom de l'amour, devient de moins en moins sincère. "Mon amour [dit-il] est ce que je garde en moi de meilleur... toutes mes vertus s'y suspendent." De vertu, il n'a que celle de sa doctrine pourtant.

Pour Alissa, Jérôme et Dieu se confondent. Idolâtrie amoureuse et idolâtrie religieuse sont même chose en elle. Jérôme a remplacé Dieu par son idole; Alissa a uni Dieu et Jérôme. Elle a souvent des rêves où elle et Jérôme sont unis en leur paradis et où il est bien clair que ce mariage mystique, c'est son paradis. Dans une lettre qu'elle écrit à Jérôme, cette attitude se révèle symboliquement:

Tu te rappelles tout au fond du jardin, le mur bas, ...sur lequel nous nous risquions; Juliette et toi vous marchiez là-dessus hardiment comme les musulmans qui vont tout droit au paradis; - pour moi, le vertige me prenait aux premiers pas et tu me criais, d'en bas: "Ne regarde donc pas à tes pieds!...Devant toi! avance toujours! fixe le but!" Puis enfin - et cela valait mieux que tes paroles - tu grimpais à l'autre extrémité du mur et m'attendais. Alors je ne tremblais plus. Je ne sentais plus le vertige: je ne regardais plus que toi; je courais jusque dans tes bras ouverts....

Sans confiance en toi, Jérôme, que deviendrais-je? J'ai besoin de te sentir fort; besoin de m'appuyer sur toi. Ne faiblis pas.²

Ici, regarder ses pieds, c'est être conscient des tentations terrestres; fixer le but, c'est croire en Dieu, aller à

¹ Ibid., p.565

² Ibid., p.550,551

Jérôme, c'est aller à Dieu; et quand elle demande un appui en Jérôme, ce n'est qu'une prière à Jérôme, son dieu. Il faut remarquer que Juliette et Jérôme sont alors ensemble et marchent vers le paradis, ce qui donne appui à l'idée qu'ils sont tous les deux amoureux l'un de l'autre.

Chacun a travaillé à imposer cette conception de l'amour à Alissa. Jérôme, lui-même y a contribué, et il dit: "Ah! combien cet effort épuisant de vertu m'apparaissait absurde et chimérique, pour la rejoindre à ces hauteurs où mon unique effort l'avait placée,¹ Alissa parle semblablement:

Grâce à toi, mon rêve était monté si haut que tout contentement humain l'eût fait déchoir, J'ai souvent réfléchi à ce qu'eût été notre vie l'un avec l'autre; dès qu'il n'eût plus été parfait, je n'aurais plus pu supporter...notre amour.²

Voici un amour échappant à notre monde terrestre, inhumain, fait de doctrine, de vertu, de préjugé pour que Jérôme puisse atteindre Dieu. Il n'y aurait pas alors sacrifice, si c'était là le point de vue unique. Mais Alissa est tombée vraiment amoureuse de Jérôme. Elle écrit:

Jérôme lisait par-dessus mon épaule, debout, appuyé contre mon fauteuil, penché sur moi. Je ne pouvais le voir, mais sentais son haleine et comme la chaleur et le

¹ Ibid., p.574

² Ibid., p.578

frémissement de son corps. Je feignais de continuer ma lecture, mais je ne comprenais plus; je ne distinguais même plus les lignes; un trouble si étrange s'était emparé de moi que j'ai dû me lever de ma chaise, en hâte, tandis que je le pouvais encore.¹

Ses principes, ou l'impuissance à dire ses propres sentiments: ("je mentais [écrit-elle] en secret aux paroles que Dieu proposait à mes lèvres... De tout ce qui gonflait mon coeur, rien n'est sorti,"²) l'ont empêchée de vivre cet amour. De même Jérôme, incapable d'agir, faute d'amour ou de courage, n'a pas pu se donner à un amour pour Juliette.

Mais Alissa perd la certitude qu'elle avait de l'immortalité. Elle meurt ainsi comme pour laisser intacte à Jérôme l'image qu'elle n'a plus la force de maintenir. Quand elle dit "Ah, n'abîme pas notre amour,"³ c'est l'image de cet amour qu'a Jérôme qu'elle ne veut pas abîmer. Quand Jérôme demande à Alissa si elle croit toujours à la promesse d'un bonheur au delà de cette vie, elle répond "Il le faut bien."⁴ Et tout à la fin de son journal, le lecteur voit qu'elle s'efforce de se cacher sa peur que la mort ne résolve pas les problèmes nés de l'insincérité.

1 Ibid., p.585

2 Ibid., p.593

3 Ibid., p.577

4 Ibid., p.578

"O Seigneur! puissé-je atteindre [écrit-elle] jusqu'au bout sans blasphème.... Je voudrais mourir à présent, vite, avant d'avoir compris de nouveau que je suis seule."¹

Dans la scène finale du roman, éclate le contraste entre l'amour vrai de Juliette et celui qu'on peut craindre factice, de Jérôme. L'un et l'autre amours sont également difficiles à oublier. Jérôme reste fidèle "à l'idée qu' [Alissa] se faisait [dit-il] de moi..."² c'est-à-dire qu'il reste prisonnier de l'illusion. Juliette laisse mesurer son sacrifice quand elle tombe en pleurs et sans force sur une chaise.

(c) Le pasteur de "La Symphonie Pastorale."

Sans doute un pasteur est-il un homme endoctriné à qui revient la tâche d'endoctriner: "Béni soit le Seigneur pour m'avoir confié cette tâche,"³ s'écrie le Pasteur de la Symphonie Pastorale, "Dieu plaçait sur ma route une sorte d'obligation."⁴ Il enseigne à son fils Jacques ses devoirs et le respect du Seigneur. Jacques est obéissant; son père peut toujours faire "appel à [sa] conscience." Le

¹ Ibid., p.595

² Ibid., p.597

³ A. Gide, "La Symphonie Pastorale," Romans Récits et Scènes, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1958. p. 877

⁴ Ibid., p.879

pasteur réussit si bien avec lui que lorsque Jacques voit que son père s'est forgé une nouvelle doctrine, il devient prêtre catholique, poussé par "l'exemple de votre erreur [dit-il] qui m'a guidé,"¹ - preuve entière de la réussite du pasteur.

Gertrude est l'autre personnage formé par ce pasteur dans ce roman. Elle ne sait rien quand le pasteur s'empare d'elle. Son éducation devient le but de la vie du Pasteur; oeuvre certes difficile de par la cécité de la jeune fille. Le pasteur l'éduque, mais en même temps, commence à aimer sa création. Il se crée alors une nouvelle doctrine où le bonheur remplace la vertu. Il opère en aveugle lui-même. Quand le docteur Martins lui raconte l'histoire de Dickens où le père entretient sa fille aveugle "dans l'illusion du confort, de la richesse et du bonheur"² il appelle cela un "mensonge...dont, Dieu merci [dit-il] je n'aurai pas à user avec Gertrude."³ Mais bientôt il ajoute à la cécité naturelle de sa "brebis égarée,"⁴ une cécité morale, tout en se justifiant, au nom du bonheur de qui ne peut voir le mal:

1 Ibid., p.904

2 Ibid., p.888

3 Ibid., p.888 (non souligné dans le texte)

4 Ibid., p.888

Je réfléchissais que ces harmonies ineffables peignaient non point le monde tel qu'il était, mais bien tel qu'il avait pu être, qu'il pourrait être sans le mal et sans le péché. Et jamais encore je n'avais osé parler à Gertrude, du mal, du péché, de la mort.

Ceux qui ont des yeux...ne connaissent pas le bonheur.¹

Il surveille les lectures de Gertrude: "soucieux d'accompagner le plus possible sa pensée, je préférerais, [dit-il] qu'elle ne lût pas beaucoup - ou du moins pas beaucoup sans moi -"² Il ne lui "laisse rien connaître de ce qui pourrait la blesser."³

Le pasteur procure ce faux bonheur à Gertrude par un amour qu'il ne croit être que l'amour d'un pasteur pour une brebis perdue. Mais dans cet amour, il trouve un bonheur si grand qu'il en vient à cet idéal d'un bonheur fondé sur un aveuglement au mal. "Ceux qui ont des yeux sont ceux qui ne savent pas regarder,"⁴ dit-il. Plus on est aveugle, mieux on sait voir! Son amour pour Gertrude lui fait désirer le bonheur de celle-ci.

Ce que le pasteur a commencé par un acte de générosité, en apportant l'orpheline chez lui, ce qu'il a

1 Ibid., p.895

2 Ibid., p.899

3 Ibid., p.917

4 Ibid., p.910

continué par générosité, et par devoir, devient enfin sa ruine. Il devient amoureux du bonheur qu'il a semé. "L'indéniable beauté de Gertrude"¹ auquel il n'avait pas voulu "jusqu'à ce jour accorder attention"² ne se révèle que grâce au pasteur qui a créé d'un petit animal, une vraie jeune fille. La seule chose que le pasteur n'a pas donnée à Gertrude est son état de fille. Ainsi, l'amour du pasteur pour Gertrude est-il surtout un amour-propre. Plus il forme et illusionne Gertrude, mieux il devient amoureux d'elle et plus il s'illusionne lui-même. De plus, de par les limites voulues de son éducation, l'amour de Gertrude qui alimente celui du pasteur n'est qu'un amour d'ignorance, le seul qu'elle puisse connaître. Mais l'amour du pasteur ne peut pas ignorer le corps féminin de sa création. C'est cet amour sensible qui le mène au baiser et à l'étreinte juste au moment où il sait que sa création va symboliquement manger le fruit défendu du savoir, en recouvrant la vue.

La vraie Gertrude, que le pasteur ne connaît pas, se révèle par ses questions, où percent sa grande curiosité, sa soif de savoir et son incrédulité devant l'enseignement pastoral.

1 Ibid., p.896

2 Ibid., p.896

Est-ce que vraiment [disait-elle] la terre est aussi belle que le racontent les oiseaux? Pourquoi ne le dit-on pas davantage? Pourquoi, vous, ne le dites-vous pas? Est-ce par crainte de me peiner en songeant que je ne puis la voir?¹

Quand elle dit qu'elle voudrait savoir si elle ne "détonne pas trop dans la symphonie"² on voit qu'elle redoute la présence du mal dans le monde.

L'amour du pasteur qu'il ne croyait être que celui qu'on a pour "un enfant infirme,"³ se voudra un amour permis, non repréhensible à ses yeux, car l'amour est ce que Dieu enseigne. Il ne distingue pas les deux amours qui coexistent en lui, l'amour de sa création et l'amour sensible, ému par l'image d'une jeune fille. Il est jaloux de son oeuvre et ne veut pas l'abandonner à son fils. "Abuser de l'infirmité de l'innocence, de la candeur, c'est une abominable lâcheté"⁴ lui dit-il, mots qu'il devrait plutôt s'adresser à lui-même. Selon les termes du pasteur un "instinct aussi sûr que celui de la conscience l'avertissait qu'il fallait empêcher ce mariage à tout prix"⁵ mais l'instinct dont il parle n'est trop

1 Ibid., p.891

2 Ibid., p.896

3 Ibid., p.912

4 Ibid., p.902

5 Ibid., p.903

clairement que celui de la jalousie. Il ne laisse pas entrevoir à Gertrude la possibilité d'un choix. Il ne laisse pas sa création vivre par elle-même. Elle est comme Adam et Eve qui d'abord étaient sans connaître le péché mais qui en ont préféré la connaissance au bonheur promis. "Je ne tiens pas à être heureuse, [dit Gertrude] je préfère savoir."¹ Mais le savoir qui lui vient en un coup est trop pour elle et la tue.

Il n'est pas sans ironie qu'une aveugle soit la meilleure élève d'un pasteur! Celui-ci souhaite même que sa propre fille, Charlotte, soit aveugle pour le bénéfice de son éducation: "Tout de même, comme elle m'écouterait mieux, si seulement elle n'y voyait pas!"²

Au niveau de la métaphore, on pourrait voir (sans que Gide l'ait nécessairement signifié) comment le superficiel est menacé par l'en-dessous et d'un coup se désagrège.

Gide recourt à la métaphore de la neige:

Que de fois n'ai-je pas admiré la manière dont fond la neige: on dirait que le manteau s'use par en dessous et son aspect reste le même.... La neige n'a toujours pas changé; on la croit épaisse encore, quand déjà la voici qui cède et tout à coup,... laisse paraître la vie.³

1 Ibid., p.921

2 Ibid., p.899

3 Ibid., p.890

La vertu, la pureté sont l'apparence de neige sous laquelle court la vie réelle. En deux points du livre la neige fond. Au commencement du deuxième cahier, quand le pasteur voit qu'il est amoureux, son aveu est précédé par "La neige avait fondu."¹ Mais, au lieu de se démasquer, il s'illusionne encore sous des excuses. Tout à la fin du roman, quand Gertrude a retrouvé l'usage de ses yeux, c'est au printemps, la neige a fondu et son eau fait la rivière où Gertrude essaie de se noyer. Elle a percé l'apparence et veut échapper à ce qu'elle découvre. Le pasteur, rompu aux mensonges s'échappe en ses excuses; Gertrude, naïve, doit renoncer à la vie.

Un mot contient le thème du roman entier, à la fin du premier cahier, le mot "sombre," dans ce passage: "... et tout en parlant nous avons repris le sombre chemin du retour."² Ce mot évoque le retour du monde des aveugles à celui de la réalité. Le chemin en est sombre, tout comme l'est le chemin du savoir.

(d) Gérard du roman "Isabelle"

Il est bien des modes d'éducation déformante. Dans le roman "Isabelle" Gérard paraît avoir été formé surtout

1 Ibid., p.912

2 Ibid., p.911

par la littérature. Il représente un type d'intellectuel qui ne se contente pas de voir les objets tels qu'ils sont mais y lit aussi le sens second dont les a pourvus la tradition littéraire. Quand il trouve la miniature d'une femme très belle dans un vieux château tout romantique, il se forme sur cette femme des idées qui viennent de son éducation. La vérité qu'il découvre à la fin du récit est le contraire de ce qu'il attendait. L'éducation, même par la littérature, acceptée sans mise en question, peut mener à l'illusion.

Gérard se veut romancier, et, chercherait-il à découvrir la réalité sous l'apparence, qu'il ne le pourrait, à cause de son éducation. A partir du moment où il trouve le portrait de la mère, si belle, de Casimir, il ne voit plus que le romantisme du tableau. Lui, il devient "le héros [qui] tombe amoureux du seul portrait de la princesse"¹ car elle devient la "princesse." Le château entouré de ses grands arbres,

(Un bosquet de châtaigniers et de chênes y couronnait un tertre crayeux criblé des trous d'une garenne; le site un peu romantique tranchait sur la mollesse uniforme de la contrée.²)

1 A. Gide, Isabelle, Paris, Gallimard, 1949, p.72.

2 Ibid., pp.51-52

des endroits tels que la carrière, "abandonnée depuis longtemps... dissimulée derrière les broussailles,"¹ l'isolement du lieu, "loin de toute passion, loin de la vie,"² les noms des propriétaires; baron de Saint-Auréal et baronne de Saint-Auréal, "espèces disparues,"³ les Floche, l'abbé qui enseigne le jeune garçon, les visites nocturnes et mystérieuses d'Isabelle, tout devient vision romantique.

Quand Gérard trouve la lettre d'Isabelle dans le pavillon "de plaisance...abandonné...délabré"⁴ toute son éducation littéraire lui fait évoquer une jeune femme romantique: même son "nom... se revêtait à présent pour moi [dit-il] d'élégance, on pénétrait d'un charme clandestin."⁵ Quand il apprend la mort de l'amant d'Isabelle, le jour de leur fuite envisagée, il commence à imposer à son image des sentiments tout faits: "Imaginez cette délicate jeune fille, le coeur lourd d'amour et d'ennui, la tête folle; Isabelle la passionnée."⁶

1 Ibid., p.51

2 Ibid., p.60

3 Ibid., p.43

4 Ibid., p.84

5 Ibid., p.82

6 Ibid., p.98

Il suppose des motifs romantiques qu'il veut apprendre:
 Il veut "connaître la vie secrète d'Isabelle de Saint-Auréli;
 savoir par quels chemins parfumés, pathétiques et ténébreux"¹
 elle est passée.

Enfin la vraie Isabelle se révèle à Gérard. Comme
 pour souligner sa réalité, hors de toute fiction romantique,
 elle se trouve près d'un château dont la plupart des arbres
 sont enlevés, dépeuplé des hôtes. Le pavillon "de plaisance"
 où fut trouvée la lettre, contient maintenant les outils
 des bûcherons. Tout est sorti du cadre romantique, tout
 est maintenant réduit à la réalité d'ici bas. Au lieu de
 la jeune femme romantique au "col fragile autant qu'une
 tige de fleur,"² il trouve une femme qui portait une "agrafe
 vulgaire qui retenait le col clos."³ Plutôt qu'une femme
 aux sentiments fins, il trouve une femme "récriminant contre
 le destin; ...elle déplorait que...la poésie et le sentiment
 eussent toujours tort... Pas un mot de regret que pour
 elle!"⁴

Lui, il voit que tout ce qu'elle était pour lui était

1 Ibid., p.100

2 Ibid., p.73

3 Ibid., p.142

4 Ibid., p.151

création d'imagination, probablement entretenue par sa culture romanesque. Celle-ci l'avait aveuglé, l'avait forcé à faire une princesse de "la dévergondée"¹ de "la gourgandine."² Même le raffinement d'une culture peut fausser l'esprit sans critique suffisante.

X (e) Azaïs, le pasteur Vedel et sa famille, dans "Les Faux-Monnayeurs."

* X Le vieux Azaïs, est un "parangon de vertu,"³ un homme "à coeur d'or,"⁴ si son extérieur et ses paroles sont jugées à la lumière de la moralité des protestants austères et des préjugés, des conventions acceptées. Mais comme tous les protestants qui "ont le nez bouché"⁵ et les yeux crevés, il est aveugle devant les hommes, lui inclu. Edouard trouve que "ses jugements son enfantins."⁶ Cet homme intransigeant, austère "impose autour de lui l'hypocrisie"⁷ quand il cherche à imposer la "vertu," la "franchise," l'"honnêteté." Pour être honnête, tout ce qu'on a à faire,

1 Ibid., p.98

2 Ibid., p.100

3 A. Gide, Les Faux-Monnayeurs, op.cit., p.116

4 Ibid., p.117

5 Ibid., p.110

6 Ibid., p.117

7 Ibid., p.115

selon Azais, c'est "ne rien faire qu'(on) doive être honteux d'avouer." Chaque mois, Azais fait une exhortation à la franchise aux enfants Vedel, car c'est lui qui les éduque: "désormais on se dira tout. Nous entrons dans une ère nouvelle de franchise et de sincérité. (Il emploie volontiers plusieurs mots pour dire la même chose...)"¹ Il ne reconnaît pas la différence entre la franchise et la sincérité gidienne car celle-ci est hors de sa portée ou par manque de curiosité ou par sur-abondance de préjugés et de complaisance.

Azais est enfoncé dans sa vertu, cette parure déshabillée, ce qui l'aveugle à ce genre de passions qui font vraiment agir les hommes. C'est lui qui croit, malgré la rougeur et la confusion de l'enfant, l'histoire de son élève Georges, que celui-ci invente pour expliquer son ruban jaune, qui est effectivement symbole de bravade sexuelle. Lui aussi est indirectement coupable de la mort de Boris, parce qu'il n'empêche pas Georges de continuer et parce qu'il suggère l'idée du carnet qui fera voler Georges, et finalement parce qu'il prie "Dieu de bénir leur ligue,"² au lieu de la dissoudre. Il ne voit pas la

1 Ibid., p.116

2 Ibid., p.118

vérité non plus quand Laura, "toute confuse en me parlant [dit-il] et rougissante,"¹ lui révèle sa condition. Il la croit "si réservée"²; il "n'y voit que du feu".³

Armand parle du rôle que joue son grand-père et de son insincérité: "[Il] fait le charitable avec La Pérouse, parce qu'il a besoin d'un répétiteur." Mais il faut toujours prendre garde de ce qu'Armand dit car celui-ci voit surtout le pire chez les hommes.

Edouard en parlant d'Azais dit:

A mesure qu'une âme s'enfonce dans la dévotion, elle perd le sens, le goût, le besoin, l'amour de la réalité. J'ai également observé cela chez Vedel, si peu que j'aie pu lui parler. L'éblouissement de leur foi les aveugle sur le monde qui les entoure, et sur eux-mêmes.... Je reste ahuri devant l'épaisseur de mensonge où peut se complaire un dévôt.⁴

Vedel ressemble à son père, pasteur comme lui, aveugle comme lui, ébloui par sa foi comme lui. Il parle de ce qu'il appelle "qualités de l'âme"⁵ que l'on doit observer pour juger l'homme, qualités qui n'existent pas selon Gide. Il se cache de la réalité en se forçant

1 Ibid., p.251

2 Ibid., p.251

3 Ibid., p.251

4 Ibid., p.117

5 Ibid., p.120

d'être toujours "très occupé"¹ Ce "digne homme est toujours en partance"² dit Edouard. "Il se donne tellement aux autres "qu'il ne lui reste plus rien pour les siens."³ Et qu'est-ce qu'il donne aux autres, "un tas de phrases consolatrices [qu'] il sait par coeur."⁴

Le pasteur Vedel, dit Armand, "se remet au Seigneur, c'est plus commode.... Tout ce qu'il demande, c'est ne pas ... voir clair.... Il cherche à s'étonner."⁵ "C'est un convaincu professionnel.... Il inculque la foi, c'est là sa raison d'être, c'est le rôle qu'il assume.... Il n'est plus libre de ne pas croire...."⁶ C'est alors que selon Armand, son père joue au pasteur, et ne demande plus que ne pas voir au delà de son rôle. A ce refus d'être lui-même, on peut ajouter son hypocrisie sur l'usage du tabac. Dans le carnet de Vedel que Sarah montre à Edouard, on voit clairement l'angoisse de Vedel devant le "honteux esclavage"⁷ de fumer dont il veut se libérer sans y réussir.

1 Ibid., p.116

2 Ibid., p.252

3 Ibid., p.252

4 Ibid., p.298

5 Ibid., p.258

6 Ibid., pp.390-391

7 Ibid., p.122

Et pourtant, à la demande d'Edouard "s'il avait jamais essayé de ne pas fumer,"¹ Vedel a répondu: "Naturellement [et qu'il avait réussi]... puisque je l'avais décidé [dit-il]."²

Quels en sont les résultats? La femme de Vedel, s'enlise "dans une rêverie poético-religieuse où elle perd tout sens du réel,"³ elle "attend de la vie future tout ce qui lui manque ici-bas; [ce qui] lui permet d'élargir indéfiniment ses espoirs."⁴ Selon son fils elle "s'efforce de ne rien comprendre."⁵

Ce milieu exerce une influence également néfaste sur plusieurs jeunes gens. Rachel est celle qui vaut le plus de toute la famille. Elle mène la seule vie possible pour une personne qui accepte les préjugés d'Azais, mais qui se voit et se comprend et ne veut pas être hypocrite. Cela ne veut pas dire qu'elle est sincère mais seulement qu'elle voit clairement ce qu'elle fait au contraire de son grand-père et de son père. Elle a choisi son esclavage. Plutôt

1 Ibid., p.122

2 Ibid., p.123

3 Ibid., p.116

4 Ibid., p.251

5 Ibid., p.258

que de suivre la doctrine aveuglément, elle s'y soumet avec tout son être en se sacrifiant avec une "pieuse résignation."¹ Sa vertu n'est jamais source de complaisance ni d'orgueil: "elle ne juge jamais personne."² Elle s'est effacée toute sa vie, et rien n'est plus discret, plus modeste que sa vertu."³ Quel contraste avec Azais et Vedel qui parlent de la vertu sans reconnaître leur hypocrisie, sans rien donner aux autres que des mots vides de sens.

Elle ne se soucie pas d'elle-même, mais au contraire voue son amour aux autres membres de sa famille, un amour que ni grand-père, ni père ni mère ne savait donner. C'est elle qui s'occupe des besoins, des embarras financiers de l'école. C'est elle qui s'occupe de la moralité de ses frères et de ses sœurs. C'est elle qui "avait abandonné la moitié de sa dot pour grossir un peu celle de Laura"⁴ et qui avait envoyé le reste à son frère Alexandre en Afrique.

C'est elle qui voit le mal qui existe, car elle n'est pas aveugle. En femme héroïquement vertueuse, elle souffre

1 Ibid., p.306

2 Ibid., p.257

3 Ibid., p.250

4 Ibid., p.257

de l'hypocrisie, de la licence, de l'angoisse des autres. Ironiquement elle perd physiquement la vue. Celle qui voit clair devient aveugle!

Sarah se révolte contre son éducation:

La contrainte familiale avait tendu son énergie, exaspéré ses instincts de révolte. Durant son séjour en Angleterre, elle avait su chauffer à blanc son courage.... Elle était résolue à conquérir sa liberté, à s'accorder toute licence, à tout oser. Elle se sentait prête à affronter tous les mépris et tous les blâmes, capable de tous les défis. Dans ses avances auprès d'Olivier, elle avait triomphé déjà de sa modestie naturelle et de bien des pudeurs innées. L'exemple de ses deux sœurs l'avait instruite; elle considérait la pieuse résignation de Rachel comme une duperie; ne consentait à voir dans le mariage de Laura qu'un lugubre marché, aboutissant à l'esclavage.¹

Elle se révolte contre la vertu, contre les dogmes, et surtout contre les contraintes. Mais elle ne trouve rien, ne cherche rien pour remplacer ce qu'elle veut fuir. Ceci est souligné dans le roman au moment où Bernard vient de se décider à suivre sa pente en montant vers l'inconnu, à être sincère. Tout de suite après, Sarah exprime son but qui était de: "vivre comme bon lui semblait."² C'est s'abandonner à ses caprices, c'est manquer l'occasion d'être la somme totale dans toute sa diversité, même contradictoire, de ce qu'on est, c'est

¹ Ibid., p.306

² Ibid., p.372

manquer sa propre sincérité.

Laura présente un autre résultat, une fille un peu comme sa mère, mais à l'esprit intelligent. Elle fait un mariage de convenance que Rachel trouve un "lugubre marché"¹, elle devient mère d'un enfant naturel, elle reste amoureuse d'Edouard. Elle est humaine, avec des sentiments supérieurs qui lui permettent de comprendre Edouard. Le résultat de son éducation se voit dans son acceptation du rôle de femme de professeur, rôle où elle aura besoin de s'effacer comme l'a fait sa mère.

Armand souffre terriblement de son éducation. Il lui est arrivé en rebelle de haïr tout ce qui touche à la vertu. Sa conception de la vie est toute négative. "La vie, mon vieux [dit-il] n'est qu'une comédie....Moi je sais que je joue."² Il croit que tout le monde joue, que certains le savent, tandis que les autres, tel que son père, ne le savent pas. Il ne voit pas la possibilité d'être sincère:

*
 Quoi que je dise ou fasse, toujours une partie de moi reste en arrière, qui regarde l'autre se compromettre, qui l'observe, qui se fiche d'elle et la siffle, ou qui l'applaudit. Quand on est ainsi divisé, comment veux-tu qu'on soit sincère? J'en viens à ne même plus comprendre ce que peut vouloir dire ce mot. Rien à faire à cela: si je suis triste, je me trouve

1 Ibid., p.306

2 Ibid., p.388

grotesque et ça me fait rire; quand je suis gai, je fais des plaisanteries tellement stupides que ça me donne envie de pleurer.¹

La dualité de sa nature le rend confus. Néanmoins il pense qu'il est sincère quand il se décrit comme "un imbécile assez intelligent pour comprendre nettement qu'il est bête" "Je n'ai le sentiment [dit-il] que de manquer... toujours de déficit."² "Il me manquera [dit-il encore] toujours un point."³ Bernard parle d'Armand quand il dit qu'il n'aime pas les contrefaits: "tout ce qu'il a de bon en lui, de généreux, de noble, ou de tendre, il en prend honte."⁴ Pauvre jeune homme qui dit de lui-même: "Je ne suis qu'un salaud, et je n'ai jamais cherché à poser pour autre chose."⁵ Au contraire de son père et du vieux Azais qui se voient tout blancs, qui s'aveuglent aux taches, lui se voit tout noir et s'aveugle à sa "nature fine et sensible."⁶

Qu'est-ce qui lui a donné ce "besoin d'abîmer tout ce

1 Ibid., p.389

2 Ibid., p.302

3 Ibid., p.304

4 Ibid., p.273

5 Ibid., p.258

6 Ibid., p.120

à quoi il tient le plus"?¹ Car ce n'est pas seulement lui-même qu'il compromet mais aussi sa soeur Sarah qu'il enferme avec Bernard, et qu'il appelle "putain",² et sa soeur Rachel qu'il fait souffrir. "Ses parents ne le comprennent pas du tout";³ "il est très malheureux et... c'est pour cacher cela qu'il se moque";⁴ "mes parents [dit-il] prétendaient faire de moi un pasteur."⁵ C'est cet essai de faire de lui un pasteur qui, jointe à l'exemple de ses parents insincères parlant vertu et enseignant hypocrisie, explique l'opinion mauvaise qu'il a de lui-même "On m'a chauffé pour [être pasteur]... givé de préceptes pieux en vue d'obtenir une dilatation de foi."⁶ Mais Armand s'est révolté contre l'hypocrisie et sa révolte était proportionnée à l'aveuglement que provoque cet enseignement. Le rebelle ne devient pas facilement sincère. Armand offense sa vertu, et alors est loin de se voir tel qu'il est. Ce serait l'avertissement

1 Ibid., p.123

2 Ibid., p.121

3 Ibid., p.123

4 Ibid., p.123

5 Ibid., p.391

6 Ibid., p.391

au rebelle qui se croit sincère mais qui est seulement opposé à une des formes d'insincérité. La sincérité est une force positive de curiosité introspective.

C'est cette famille qui dirige une école, qui enseigne, chez qui les fils d'un juge sont éduqués. Une telle éducation jointe à la protection que fournit une loi appliquée par des juges qui ont peur de trop apprendre, sont des influences auxquelles il est difficile de résister, des influences destructrices à l'individualité, à la sincérité.

(f) Anthime Armand-Dubois dans "Les Caves du Vatican."

Anthime peut paraître de prime abord très hypocrite. Au début du livre, il est franc-maçon et psycho-physiologiste avec une grande curiosité scientifique qualifiée de "saugrenue" par sa femme. Il exprime "un grand mépris pour les avantages du rang, de la fortune et de l'aspect"¹ selon son beau frère, Julius Baraglioul. Et de plus il prétend qu'il ne veut pas guérir de sa loupe et de sa sciatique si cette guérison vient du bon Dieu "Parce qu'alors cela me forcerait [dit-il] de croire à Celui qui n'existe pas."²

Et puis, après un rêve où il voit la Sainte Vierge, et pendant lequel il guérit de ses maladies, il devient

¹ A. Gide, Les Caves du Vatican, Paris, Editions de la Nouvelle Revue Française, 40^e edit., 1922, p.33

² Ibid., p.33

catholique, renonce à sa science, et montre un grand respect pour le rang dans l'église. De plus, à ce point il a au moins tous les gestes d'un saint et ne dit rien contre les rigueurs que lui impose sa nouvelle existence.

Et puis après l'enterrement de Fleurissoire, Armand entend la nouvelle que le vrai pape a été remplacé par un faux pape, et ses maladies reviennent. C'est tout ce qu'il faut pour qu'Armand redevienne franc-maçon. Et ce n'est qu'à ce point qu'on voit qu'Armand fait tout pour le gain. "Si j'ai fait bon marché de mes biens (dit-il) de ma situation, de ma science et j'ai consenti qu'on me jouât ..."¹ et il laisse entendre qu'il va retourner au journal franc-maçon. Après sa soi-disant conversion, il sacrifiait son avenir immédiat pour essayer d'acheter le paradis! Et sa science même, n'était-elle pas seulement le moyen d'acheter les biens de ce monde? Donc, à la fin il revient à ce faux scientisme dont les bénéfices se font voir tout de suite.

Alors il est hypocrite parce qu'il se contrefait pour le gain, non pas parce qu'il change pour ainsi dire de "foi." Il est hypocrite parce qu'il accepte une doctrine pour s'en servir. Car pour être franc-maçon il faut

¹ Ibid., p.282

accepter une doctrine aussi bien que pour être catholique.

Ce qui est le plus regrettable chez Anthime, c'est qu'il ne s'intéresse jamais à ce qu'il est; il n'essaie jamais de découvrir sa propre valeur. Il accepte une doctrine - n'importe laquelle, tout comme Fleurissoire à un certain point voudrait se soumettre à la volonté d'un pape qu'il soit vrai ou faux, car cette doctrine lui est nécessaire.

L'ironique est que précisément les personnes qui professaient le catholicisme avant qu'Anthime ne devienne catholique, montrent que leur croyance est très superficielle, et sert surtout à les abrutir. Alors ce n'est pas seulement Armand qui est hypocrite, mais Véronique, Marguerite et Julius, qui semblent si différents de lui, sont également insincères.

CHAPITRE IV

LES PERSONNAGES QUI ENVISAGENT ET CHERCHENT LA SINCERITE

La sincérité consiste à agir selon ce que l'on est à chaque instant, à ne pas jouer de rôle; à agir selon les sentiments, qui dirigent la pensée vers les décisions personnelles. Les idées préconçues, les préjugés, la culture, les dogmes, les doctrines n'y doivent avoir aucune part. On ne doit se modeler d'après personne ni se former selon quelque idéal préalable. Même la sincérité devenue idéal n'est plus sincérité. La sincérité est un effort constant vers la libération de soi par rapport à toutes contraintes, et vers une expression pure et complète de tout son être, tel qu'il est à chaque moment.

La sincérité absolue demanderait une fidélité à soi, qui ne permettrait jamais à une décision d'être influencée par une amitié. Elle empêcherait toute amitié continue.

La sincérité ne se règle pas sur une morale pré-déterminée. Elle n'accepte qu'une seule règle: ce qui est le meilleur choix pour l'être qui le fait, au moment où il le fait. Toute contrainte surimposée est condamnable.

Si la sincérité admet un Dieu, ce Dieu est alors le créateur d'un être humain qui a une individualité. Et le seul principe est alors le développement de tout l'être

humain sans le fausser par préjugé ou par ignorance.

L'humain sincère ne se conforme à rien qui puisse se prédire; à l'opposé de tous les insincères qui jouent des rôles, il est souverainement apte à changer, étant si riche en possibilités accessibles à sa seule sincérité.

La sincérité se limite à cette définition. Elle ne doit pas se confondre avec la franchise dont les dangers se voient si bien dans Le Roi Candale.

Les personnages étudiés dans ce chapitre sont ceux qui cherchent cette sincérité, et veulent se débarrasser du revêtement des conventions.

(a) Michel de l'Immoraliste

L'Immoraliste est l'histoire d'un jeune homme, riche en intelligence, qui fait la découverte qu'il est riche aussi en sensibilité. Cette découverte lui donne l'envie d'être sincère. Difficile est la renaissance de Michel; et la gravité des résultats est à la mesure de cette difficulté.

Il veut tant être complètement sincère que la morale commune y succombe; et si ardue est la recherche de la disponibilité que la mort de sa femme en résulte. Le récit nous lègue un héros libre, débarrassé de toutes conventions, complètement disponible, mais qui ne sait pas où aller.

Michel, au début du roman était le produit de

l'éducation morale donnée par sa mère, et de l'éducation intellectuelle assurée par son père. De sa mère il avait appris "la haine de tout abandon par faiblesse."¹ Son père l'avait fait "cet aveugle érudit, ce liseur."² Il était alors un "être malingre et studieux à qui... [la] morale... toute rigide et restrictive, convenait."³ Il était tout pénétré de ces "traités moraux dont on avait gavé... [son] enfance."⁴ Il était "le puritain très docte"⁵ qui avait "si peu senti pour tant penser"⁶ par émulation avec son père. "Je m'ignorais moi-même"⁷ dit-il; "je ne soupçonnais pas, [dit-il encore] combien cette première morale d'enfant nous maîtrise, ni quels plis elle laisse à l'esprit."⁸

Pour plaire à son père, cet intellectuel ignorant de lui-même s'est marié: "sans songer que, de notre union,

1 A. Gide, "L'Immoraliste," Romans, Récits et Scènes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1958, p.378

2 Ibid., p.426

3 Ibid., p.399

4 Ibid., p.384

5 Ibid., p.370

6 Ibid., p.390

7 Ibid., p.374

8 Ibid., p.373

[dit-il] ma vie pourrait être changée."¹ Lui et sa femme sont partis voyager en Afrique où Michel est tombé malade.

Les "soins passionnés [de Marceline, sa femme] son amour [dit-il] seul, me sauvèrent."² A cause de cette maladie qui menaçait sa vie, Michel fait la découverte de la vie. C'est pour lui le commencement de l'éducation personnelle qui lui manquait. D'abord, étonné d'être vivant, il fait ensuite "de la vie la palpitante découverte."³ "Etre m'occupe assez"⁴ dit-il d'abord, puis, à voir la santé de Bachir, il commence à "aimer la vie"⁵ et à vouloir vivre. Mais il n'est pas facile de revenir de la mort presque, et de corps et de sentiment. Il est forcé de faire de sa guérison, son étude, de sa santé, son devoir;⁶ de donner pré-éminence à son "corps," mettant à plus tard "la part de l'esprit."⁷

De la découverte de la vie à la découverte des sens,

1 Ibid., p.376

2 Ibid., p.380

3 Ibid., p.381

4 Ibid., p.381

5 Ibid., p.383

6 Ibid., p.384

7 Ibid., p.386

il n'y avait qu'un pas. "Ma sensation [dit-il] devenait aussi forte qu'une pensée... mes sens... n'avaient jamais cessé de vivre."¹ Sa sensation était "une brèche au mur"² de son éducation restrictive. Et, dans cette première étape vers la sincérité; "je ne pensais à rien [dit-il]; qu'importait la pensée? je sentais extraordinairement."³ Remarquant comment son éducation avait recouvert son être vrai d'un être fictif, Michel, en voulant se débarrasser à tout prix de celui-ci en vient "à mépriser en... [lui] cette science qui d'abord faisait... [son] orgueil."⁴ Puis il arrive à mépriser l'être second formé par l'instruction:

L'amas sur notre esprit de toutes connaissances acquises s'écaille comme un fard et, par places, laisse voir à nu la chair même, l'être authentique qui se cachait.

Ce fut dès lors celui que je prétendis découvrir: l'être authentique, le "vieux homme," celui dont ne voulait plus l'Évangile; celui que tout, autour de moi, livres, maîtres, parents, et que moi-même avions tâché, d'abord de supprimer. Et il m'apparaissait déjà, grâce aux surcharges, plus fruste et difficile à découvrir, mais d'autant plus utile à découvrir et valeureux. Je méprisais dès lors cet être secondaire, appris, que

1 Ibid., p.390

2 Ibid., p.392

3 Ibid., p.392

4 Ibid., p.398

l'instruction avait dessiné par-dessus. Il fallait secouer ces surcharges.¹

Non seul effort, effort constant alors, était donc de systématiquement honnir ou supprimer tout ce que je croyais ne devoir qu'à mon instruction passée et à ma première morale.²

Il fait alors l'effort de se libérer, de renoncer à l'insincérité. Il lui faut ne pas se former de nouvelles doctrines; il lui faut se servir de ses sens, "suivre sa pente, en montant."

Mais, il succombe à la doctrine de l'amour. Au moment où il s'échappe des jupes de sa mère, en trouvant son être harmonieux, authentique, il s'attache à sa femme pour perdre à nouveau sa liberté, au nom de ce qu'il allait apporter à Marceline! Marceline enceinte, il se dévoue dans un "asservissement joyeux."³ Même, il décide de se contraindre par l'intellect: "Je me construisais [dit-il] une éthique qui devenait une science de la parfaite utilisation de soi par une intelligente contrainte."⁴ Il faisait sacrifice de sa sincérité à cet asservissement. Et il dépenserait aussi sans compter pour se lier, pour "supprimer toute humeur vagabonde."⁵

1 Ibid., p.398

2 Ibid., p.399

3 Ibid., p.410

4 Ibid., p.411

5 Ibid., p.422

Mais la contrainte temporaire de ses tendances, ne peut pas résister aux forces qui mènent Michel à la liberté. Ses sensations éveillées, il se trouve dans la nécessité de se révolter de nouveau. Devant ses amis de jadis, qui seulement paraissent vivre, même poètes et écrivains, il sent devoir jouer un rôle, ne pouvant paraître sincère à leurs yeux qu'en feignant. En ces journées "si vaine[s] et si vide[s],"¹ où personne ne sait différer des autres, (Ménalque dira "Chacun accepte un patron tout choisi... qu'il imite."²) il se découvre:

C'était pour la première fois, la conscience de ma valeur propre; ce qui me séparait, me distinguait des autres, importait; ce que personne d'autre que moi ne disait, ne pouvait dire, c'était ce que j'avais à dire.³

Sa thèse alors sur l'inculture des Goths, et dont la conclusion évoquait "la culture, née de la vie, tuant la vie"⁴ est mal comprise:

Je fus [dit-il] par là porté à poser en doctrine ce que je n'avais fait d'abord que hasarder à titre d'ingénieuse hypothèse. Combien d'affirmateurs doivent leur force à cette chance de n'avoir pas été compris à demi-mot!⁵

1 Ibid., p.424

2 Ibid., p.431

3 Ibid., p.424

4 Ibid., p.424

5 Ibid., p.429

Les phrases de Ménalque ne lui apprenaient rien de bien neuf,

mais [dit Michel, elles] mettaient à nu brusquement ma pensée; une pensée que je couvrais de tant de voiles, que j'avais presque pu l'espérer étouffée.¹

Ainsi Ménalque représente-t-il une autre influence qui pousse Michel à abandonner sa femme et son enfant, son souvenir et ses propriétés, et à renoncer son devoir. La sincérité pour Ménalque, est une ivresse lucide, une exaltation de la vie, qui exige tout, courage, bonheur, santé; c'est une curiosité "sans bornes,"² c'est ainsi être naturel, libre et disponible, c'est vivre au présent, nier le souvenir; c'est ce qu'il y a de rare dans l'individu et qui fait sa valeur. C'est le contraire de la contrainte, du contrefait, d'un idéal stérile d'homme à principes. C'est connaître les mille formes de la vie, et sa propre vie même.

En dépit de ces tentations, Michel, par amour, veut soigner sa femme, déjà très atteinte. Mais Marceline montre un jour qu'elle ne met pas toute sa confiance en Michel. Elle veut prier Dieu. Leurs idées, devant la mort, divergent. Michel s'est respecté en être créé par Dieu,

1 ibid., p.437

2 ibid., p.426

s'est soigné. Mais Marceline prie son Dieu sans se rendre compte qu'elle devrait aussi se respecter comme oeuvre de ce Dieu. Quand Michel voit qu'elle veut être sauvée par Dieu, soit jalousie, soit sentiment de libération de sa responsabilité morale, il la quitte "hostile, et comme si l'on m'en avait chassé,"¹ dit-il.

Poussé par la nécessité de se faire comprendre, poussé par l'insincérité du monde, par Ménalque, même inconsciemment par sa femme, et surtout par la curiosité ou le besoin de découvrir ce qui le distingue des autres, Michel vit en grand conflit entre ce besoin de se découvrir et le devoir de soigner Marceline.

Quant à la maladie de Marceline, il est facile de supposer que Michel ait horreur ou peur de la maladie qui l'avait presque tué. "La maladie était entrée en Marceline, l'habitait désormais, la marquait, la tachait. C'était une chose abîmée."² Cette peur et cette horreur, s'ajoutant aux autres motifs, peuvent expliquer sa fuite.

Marceline pense qu'elle est de trop, que Michel, dans sa nouvelle philosophie, n'a pas de place pour les faibles. Elle se sacrifie; sans respecter assez l'oeuvre de Dieu, en

1 Ibid., p.439

2 Ibid., p.439

elle-même, achevant une cruelle destinée, qui l'avait fait épouser sans amour, soigner un mari tuberculeux, puis perdre son enfant; Michel la tue par égoïsme, en ne pas la soignant assez. Mais Michel est victime de la libération que sa maladie lui a fait goûter, de la libération d'une dure contrainte imposée par son éducation à tous les sens. Si ce débordement de la vie sensible cause de grands dommages, Marceline est donc elle-même la victime de ces forces libérées. Gide ne fait pas la critique de la sincérité dans L'Immoraliste, mais il nous avertit des conséquences d'une libération soudaine succédant à une asphyxiante répression de la liberté.

Michel a gagné sa liberté, sa sincérité, trop rapidement, il n'a pas eu le temps de s'y accoutumer. Il ne sait où aller. Il demande à ses amis de lui donner des raisons d'être. On se demande s'il ne doit pas trouver seul ses propres raisons d'être, son propre emploi. On se demande s'il ne les a pas trouvés en racontant son histoire et en aidant aux autres à découvrir la partie cachée de leur personnalité.

(b) Edouard dans "Les Faux-Monnayeurs"

Dans cette étude l'objet sera d'étudier chez Edouard son caractère comme aboutissement d'une recherche de la sincérité, et l'influence sur son caractère de la quête

continuelle de sa propre sincérité, de son "essence." Il faudra examiner les aspects divers de son caractère comme résultat de cette recherche et comme difficulté à surmonter, et la facilité avec laquelle il adopte les émotions d'autrui. Nous verrons les influences multiples de son éducation puritaine, les insincérités qu'il reconnaît et découvre chez les autres et nous ferons valoir son manque d'insincérité. Plusieurs preuves de sa sincérité seront données, surtout celle qui le fait douter de tout et alors tout examiner à la recherche d'une sincérité absolue. Ce qui est très important c'est la manière dont il envisage et enseigne la sincérité et la distinction qu'il fait entre la sincérité et la franchise.

Edouard est le produit et la victime d'une recherche assidue de l'"essence" de son être. Après avoir échappé aux mœurs qui atrophient, il se tient sur ses gardes contre toute rigidité que peuvent imposer les coutumes, les dogmes, les préjugés, l'attachement. L'esprit d'un individu doué comme l'est Edouard, qui échappe à ces restrictions fait voir des aspects très divers. Et puisque l'esprit à la recherche de son expression sincère se dérobe aux influences qui limitent, il devient apte à se débarrasser des aspects qui l'empêchent de voir clair. L'essence de l'être devient alors de plus en plus difficile à réaliser.

Plus l'individu est sincère, plus il se trouve des aspects multiples et divers, plus il change, et à cause de la complexité d'un tel caractère, la sincérité-même devient plus difficile à constater.

L'individu [dit Edouard], plus il est de fonds généreux, et plus ses possibilités foisonnent, plus il reste dispos à changer, moins volontiers il laisse son passé décider de son avenir.¹

La sincérité devient de moins en moins fidélité à son passé. En même temps que ses possibilités foisonnent et que sa capacité de se dérober au passé augmente, Edouard développe "la singulière faculté de dépersonnalisation qui me permet [dit-il] d'éprouver comme mienne l'émotion d'autrui."² Ceci s'augmente au point où il éprouve "une force anti-égoïste de décentralisation"³ Il n'est guère étonnant qu'Edouard dise: "Dès qu'on sort du légal et des chemins battus, quel maquis!"⁴ Alors, avec une telle diversité et une telle facilité, comment trouver son essence? Laura ne pouvait pas le trouver, bien qu'elle aimât Edouard: "Il n'est jamais longtemps le même [dit-elle]. Il ne s'attache à rien.... Son être se défait et se refait sans cesse....

¹ A. Gide, Les Faux-Monnayeurs, Paris, Gallimard, 1939, p.353

² Ibid., p.107

³ Ibid., p.80

⁴ Ibid., p.138

Il prend la forme de ce qu'il aime."¹ A moins que son unité ne se repose dans les forces qui le poussent, dans sa "curiosité plutôt que [son] zèle,"² dans son "désir d'anticipation,"³ dans sa soif de connaissance! Est-ce à cause de ces forces que "rien n'est plus attachant que sa fuite"? Gide arrête le roman pour nous dire que: "Chaque être agit selon sa loi, et celle d'Edouard le porte à expérimenter sans cesse."⁴

"L'amour de l'ardu, l'horreur de la complaisance, (j'entends celle envers soi) c'est peut-être, de ma première éducation puritaine [dit Edouard] ce dont j'ai le plus de mal à me nettoyer."⁵ Donc il ne se permet jamais de nier les vérités de son être par complaisance. Son amour de l'ardu se montre dans le zèle qu'il montre en cherchant à être ce qu'il est. Son horreur pour la doctrine puritaine devient horreur pour n'importe quelle rigidité, ce qui mène naturellement à la sincérité. Sa révolte contre cette doctrine est celle qui l'amène à douter de l'existence

1 Ibid., p.215

2 Ibid., p.238

3 Ibid., p.238

4 Ibid., p.333

5 Ibid., p.136

d'une sincérité, ou au moins de la possibilité de trouver son essence. Mais Edouard ne renonce jamais à cette recherche. C'est à cause de cette révolte qui donne plus de poids à sa propre curiosité qu'à l'avenir de Boris qu'Edouard installe le petit Boris chez les Vedel. Sa curiosité est trop grande, son zèle trop fort. Tout comme dans "L'Immeraliste," Michel, par trop de révolte, tue en quelque mesure sa femme, Edouard, par excès de curiosité, est pour quelque chose dans le meurtre de Boris.

Edouard n'est jamais insincère. Il s'est débarrassé "des résolutions que je m'imaginai vertueuses,"¹ dit-il. Dans sa jeunesse il voulait devenir ce qu'il prétendait être, mais, devenu homme, il s'inquiète maintenant de son essence. Il "n'a jamais rien fait pour s'attirer les bonnes grâces des critiques."² Ce n'est pas l'obtenu qu'il estime, tel que Douviers, mais "le naturel."³ Il a trouvé que "quiconque aime vraiment renonce à la sincérité,"⁴ qu'en aimant Laura il se pliait à sa personnalité. Pour être sincère, il a renoncé à cet amour, (amour qu'il n'a

1 Ibid., p.353

2 Ibid., p.75

3 Ibid., p.352

4 Ibid., p.78

sans doute pas ressenti aussi fort qu'il ressent son amour pour Olivier. - Ou est-ce seulement une sympathie extraordinaire? On ne voit changer ni Olivier ni Edouard pour se conformer à l'image que l'autre aurait conçue de lui.)

(Mais le sentiment entre Olivier et Edouard ressemble bien à celui entre Gygès et Candaule dans "Le Roi Candaule." Edouard parle de la difficulté de se révéler quand cela engage tout son être:

Ah! qu'il est difficile, le moindre mot, quand il entraîne l'assentiment complet de tout l'être! Le cœur, dès qu'il s'en mêle, engourdit et paralyse le cerveau.¹

Le problème est d'avoir confiance en quelqu'un d'autre et de lui révéler tout, un problème qui n'a pas beaucoup occupé Gide dans ses romans, bien qu'il ait fait la critique de ceux qui professaient la franchise. C'est la sincérité, à un niveau personnel que Gide traite sous tous ses aspects et dont cette thèse s'occupe.)

Edouard fait voir son attitude envers la sincérité par son dédain pour Passavant qui ne fait rien que pour le gain et qui écrit des romans d'opportunité. Il montre de même son dédain pour le type Molinier, qui fait "retomber sur la vertu de sa femme la responsabilité de ses faillites"²

¹ Ibid., p.169

² Ibid., p.241

selon Edouard. Son respect pour Bernard - bâtard, voleur, mais sincère, et son respect pour Mme. Sophraniska et les autres qui sont plutôt sincères, attestent aussi de ses propres sentiments.

La conception d'un roman sincère qui ressemble à de l'eau qu'il laisse "couler selon sa pente, tantôt rapide et tantôt lente, en des lacs que je me refuse à prévoir"¹ est une autre preuve de cette pré-occupation avec la sincérité. Il dit que:

Vous devriez comprendre qu'un plan, pour un livre de ce genre, est essentiellement inadmissible. Tout y serait faussé si j'y décidais rien par avance. J'attends que la réalité me le dicte.²

C'est-à-dire que même son oeuvre doit être sincère, sans être influencée autrement que par ses propres "forces."

La sincérité est tellement considérée par Edouard qu'elle devient incompréhensible, car elle n'existe que comme but, et la valeur de ce concept réside surtout dans le renoncement des insincérités. Voici ce qu'Edouard en dit:

Que cette question de la sincérité est irritante! Sincérité! Quand j'en parle, je ne songe qu'à sa sincérité à elle [(Laura)]. Si je me retourne vers moi, je cesse de comprendre ce que ce mot veut dire. Je ne

¹ Ibid., p.351

² Ibid., p.201

suis jamais que ce que je crois que je suis - et cela varie sans cesse, de sorte que souvent, si je n'étais là pour les accointer, mon être du matin ne reconnaîtrait pas celui du soir. Rien ne saurait être plus différent de moi que moi-même. Ce n'est que dans la solitude que parfois le substrat m'apparaît et que j'atteins à une certaine continuité foncière; mais alors il me semble que ma vie s'alentit, s'arrête et que je vais proprement cesser d'être.

Il me semble parfois que je n'existe pas vraiment, mais simplement que j'imagine que je suis. Ce à quoi je parviens le plus difficilement à croire c'est à ma propre réalité. Je m'échappe sans cesse et ne comprends pas bien, lorsque je me regarde agir que celui que je vois agir soit le même que celui qui regarde, et qui s'étonne, et doute qu'il puisse être acteur et contemplateur à la fois.¹

Bien qu'il s'échappe à son analyse provoquée par sa recherche trop pénétrante, il ne cesse pas d'être le contraire d'insincère. Et son unité se révèle dans sa soif continuelle d'authenticité.

Après avoir vu que la sincérité devient de plus en plus difficile à définir, peut-être est-il nécessaire à ce point de voir comment Edouard l'enseigne et l'envisage sur un plan plus pratique.

Voici l'éducation qui fausse et contre laquelle il faut se révolter:

Que de parents j'ai vus [dit Edouard], (la mère surtout), se plaire à reconnaître chez leurs enfants, encourager chez eux, leur répugnances les plus niaises, leurs partis-pris les plus injustes, leurs incompréhensions, leurs phobies. ... Avec eux, les hannetons mordent, les sauterelles piquent, les vers de terre

¹ Ibid., pp.79-80

donnent des boutons. Equitables absurdités dans tous les domaines, intellectuel, moral, etc.¹

On pleure avec Edouard toutes "les possibilités de chaque être... que le convercle de moeurs atrophie."² Il nous prévient aussi contre les forces qui faussent, la révolte, l'adulation, l'amour. Lui, qui n'a "rien tant à coeur que d'y voir clair... reste ahuri devant l'épaisseur de mensonge ou peut se complaire un dévôt."³ Il enseigne que l'avenir doit être de moins en moins décidé par le passé, que ce qu'on a de mieux à faire est de se lancer "vers l'inconnu"⁴ au lieu de choisir un but qui ne saurait que limiter. Il faut trouver son conseil en soi-même, "apprendre comment vivre... en vivant."⁵ L'avenir est aux bâtards, les enfants naturels, qui sont libres d'être sincères. Et enfin, il enseigne que l'en ne trouve "L'essence même de l'être qu'en la cherchant sans relâche."⁶

Les insincérités des autres, tels que les Vedel, sont

1 Ibid., p.124

2 Ibid., p.125

3 Ibid., p.117

4 Ibid., p.370

5 Ibid., p.371

6 Ibid., p.371

tragiques pour Edouard. Car il fait la comparaison entre l'être qui perd son essence sous le couvercle d'insincérités au sel qui perd sa saveur. Il l'appelle "le tragique moral!"¹

"Mentir aux autres passe encore, mais à soi-même!"² dit Gide. On n'a qu'à faire ici qu'avec la sincérité envers soi-même. Le manque de franchise d'Edouard à l'égard de Douviers, la pudeur qui d'abord empêchait Edouard de parler à Olivier n'ont rien à faire avec la sincérité dont cette thèse s'occupe. Quant au mensonge, nous avons vu qu'Edouard, par excès de curiosité cause dans quelque mesure la mort de Boris. Edouard ne ment pas à lui-même; il est possédé par le même diable qui a poussé Michel de "L'Immoraliste": la curiosité d'un rebelle.

(c) Bernard dans "Les Faux-Monnayeurs"

Ce jeune homme qui, à cause de sa curiosité découvre une liberté inattendue nous présente une esquisse du développement de l'étudiant qui n'est pas mûr jusqu'en homme sincère. C'est un héros non-rebelle, favorisé par la fortune. C'est le frère spirituel de Lafcadio, personnage dans "Les Caves du Vatican," qui est indépendant, qui préfère les actions aux paroles, qui n'aime pas ceux qui

¹ Ibid., p.135

² Ibid., p.234

sont contrefaits, et qui voit clair. Il n'est pas philosophe et semble pouvoir accepter des valeurs relatives sans trop s'occuper de l'absolu.

A l'âge de recevoir son baccalauréat, poussé par une curiosité toute naturelle, Bernard fait la découverte de quelques lettres qui lui prouvent qu'il est enfant naturel, et alors ne doit rien au nom Profitendieu et n'a aucun besoin de jouer le rôle de fils de ce juge qu'il pensait être son père. Il se trouve alors libre mais, hélas, pas mûr.

C'est déjà un aventurier, et quitter la maison de sa mère, voler une valise, manger aux frais d'un inconnu ne l'effraient pas. Mais ses émotions ne sont pas si sûres et il écrit une lettre cruelle d'adieu pour cacher ses propres sentiments. En Bernard, Gide nous présente un jeune homme libre, curieux, aventureux, intelligent, émotif, bien éduqué qu'il a placé dans le milieu de ce roman où il rencontre tous les personnages et où il devient sincère.

Du mépris pour "ceux qui dorment,"¹ Bernard passe par degrés du mépris pour les "tas de phrases à la tête,"² au mépris de ceux qui paraissent autres qu'ils ne sont, au

¹ Ibid., p.64

² Ibid., p.211

mépris pour ce que Gide appelle les contrefaits¹, et pour ceux qui renoncent à leur liberté pour se conformer aux usages. Il méprise alors les contraintes à la liberté. Il faut être tout éveillé pour vivre, pour ne pas laisser les "formes apprises... [qui trouvent] leur expression trop vite"² déterminer sa pensée, car "les sentiments neufs ne coulent pas volontiers dans les formes apprises.... [Bernard] a trop lu, trop retenu"³ pour pouvoir exprimer clairement ses propres sentiments. Il faut qu'il se débarrasse de ce "pli que la dissertation fréquente imprime bientôt à l'esprit"⁴ pour en substituer son propre pli. Il méprise les hommes qui cherchent à veoir plus que leur propre valeur tel que Passavant. Même Armand est condamné. Bernard dit à son égard: "Je n'aime pas les contrefaits,... son esprit n'est appliqué qu'à détruire... ce qu'il y a de bon en lui, de généreux, de noble ou de tendre."⁵ De la formule "faire aussitôt"⁶ à celle de "au moindre choc,

1 Ibid., p.273

2 Ibid., p.235

3 Ibid., p.235

4 Ibid., p.208

5 Ibid., p.273

6 Ibid., p.64

rendre un son pur, probe, authentique,"¹ Bernard a beaucoup changé. Sa première curiosité qui lui a fait lire la lettre, l'a libéré d'une vie où il aurait "dû continuer à vivre dans l'ignorance, le mensonge et la soumission."² Il a failli tout perdre pour être digne de Laura: "Il y a des pensées que je n'ose plus formuler, des mouvements de mon cœur que je refrène, parce que j'aurais honte de ne pas être digne d'elle."³ Puis, il fait la découverte de l'individualité: "Je me disais que rien n'est bon pour tous, mais seulement par rapport à certains; que rien n'est vrai pour tous, mais seulement par rapport à qui le croit tel;"⁴ et alors de son propre individualité: "La route est longue qui mène de ce que je croyais être à ce que peut-être je suis."⁵ Et ses intentions sont des plus nobles: "Je voudrais tout le long de ma vie, au moindre choc, rendre un son pur, probe, authentique. Presque tous les gens que j'ai connus sonnent faux. Valoir exactement ce qu'on paraît, ne pas chercher à paraître plus

1 Ibid., p.215

2 Ibid., p.66

3 Ibid., p.181

4 Ibid., p.209

5 Ibid., p.210

qu'on ne vaut."¹ Mais ce n'est qu'après la lutte avec son ange-démon, qu'il découvre non seulement sa voie mais aussi qu'il "ne doute plus"² de soi et alors n'a aucun besoin d'engagement aux conventions. Mais comment savoir quel est son but quand on a décidé d'être sincère, et d'exprimer ce qui est particulier à soi. La réponse qui semble assez vague mais qui est si importante est suggérée par Edouard: "suivre sa pente pourvu que ce soit en montant,"³ "en se lançant vers l'inconnu."⁴

Bernard n'est pas sincère par révolte contre une jeunesse puritaine. Il a découvert tout d'un coup qu'il était libre de choisir, qu'il n'avait nullement besoin de se révolter. Mais il avait l'habitude de la révolte, du temps où il se croyait fils du juge. Gide dit que "L'habitude qu'il a prise de la révolte et de l'opposition, le pousse à se révolter contre sa révolte même."⁵ Donc il n'est pas obligé de considérer la sincérité dans son sens absolu. Il n'est pas obligé de se révolter contre son

1 Ibid., p.215

2 Ibid., p.365

3 Ibid., p.371

4 Ibid., p.370

5 Ibid., p.234

éducation, d'aller aux plus hauts niveaux, faute d'avoir touché aux plus bas. Serait-il alors plus sincère qu'Edouard qui ne trouve sa liberté qu'en se rebellant? Bernard est un héros sincère qui peut simplement renoncer à son passé au lieu d'être forcé de se rebeller, de mettre tout en question.

En se débarrassant de son passé, il se débarrasse aussi, sans révolte, d'une grande part de ses préjugés que Gide appelle "les pilotis de la civilisation."¹ Quel contraste entre Michel de L'Immoraliste, avec son passé formidable venant d'une part d'un père adoré, et Bernard, libre de passé!

Puisque Bernard, selon Gide dans le Journal des Faux-Monnayeurs devait avoir le nom Lafcadio, et que Gide avait l'intention d'en faire le héros de ce roman, il est bien probable que Bernard est le type sincère tel que Gide le concevait à ce moment. Peut-être que la révolte n'est pas nécessaire pour créer un homme sincère. Il est bien probable que Gide indique que la révolte rend insincère, car il dit, comme nous l'avons déjà vu, "Seul le bâtard a droit au naturel."² C'est-à-dire que le seul qui puisse

¹ Ibid., p.16

² Ibid., p.125

espérer être sincère tout simplement est celui qui peut renoncer à son passé. Pour les autres la sincérité n'est pas leur droit. Il faut lutter contre toutes les hypocrisies et gagner, pour y arriver. Bernard et Lafcadio sont deux bâtards qui ont ce droit.

(d) Lafcadio dans "Les Caves du Vatican"

Lafcadio est homme sincère, poussé par la curiosité. Il ne bronche même pas devant le meurtre. C'est un homme à qui manque une éducation de préceptes moraux, une éducation formelle, et toute tradition qui restreint jusqu'au point où il est dépaysé dans ce monde.

Voici quelques marques qui, bien qu'ils semblent être signes d'insincérité, font preuve ou du moins indiquent que Lafcadio suit sa pente en montant, qu'il cherche la sincérité en se servant et de son intellect et de son instinct. D'abord, il y a sa contrainte, son souci "de ne laisser rien paraître,"¹ son désir de cacher ses supériorités, aussi bien que ses soins de "ne paraître pas séduisant."² Il y a aussi le fait qu' "il n'écoutait jamais tout entier son désir et n'aimait pas céder, fût-ce à lui-même";³

1 A. Gide, Les Caves du Vatican, op.cit., p.218

2 Ibid., p.223

3 Ibid., p.233

et qu'à son intérêt, "il préfère couramment son plaisir."¹
 De plus il dit: "Dans la vie... on s'améliore; on ne peut
 corriger ce qu'on a fait. ... La rature est défendue."²
 Il est vrai qu'il s'occupe de son apparence, mais par con-
 traste avec les insincères, il s'efforce le plus souvent
 de dissimuler ses talents, sa supériorité, de peur de
 devenir orgueilleux, et de perdre ainsi sa liberté, car
 "il prisait par-dessus tout la libre disposition de soi-
 même."³ Alors, ce n'est jamais en son propre intérêt
 qu'il dissimule, se contraint: "Je n'ai jamais recherché
 [dit-il] que ce qui ne peut pas me servir."⁴

Il a une "curiosité passionnée contre quoi rien,
 même sa sécurité personnelle, n'avait pu jamais prévaloir."⁵
 Et ce qui l'intrigue le plus, c'est lui. "Ce n'est pas tant
 des événements que j'ai curiosité, [dit-il] que de moi-
 même."⁶ C'est cette curiosité, une émotion de source toute
 naturelle, mais qui est érigée par Lafcadio en véritable

1 Ibid., p.243

2 Ibid., p.91

3 Ibid., p.71

4 Ibid., p.104

5 Ibid., p.272

6 Ibid., p.230

systeme (et sans laquelle la sincerite gidienne ne pourrait exister) qui l'a poussé à tuer Fleurissoire sans motif. Il faut noter que dans cette these, il n'est jamais question du bien ou du mal selon des preceptes moraux appris une fois pour toutes, mais de sincerite. Dans ce meurtre, il n'y a rien d'insincere.

Lafcadie peut "embrasser l'entiere humanite ou l'etrangler."¹ La vieille qu'il a embrassée, "je l'aurais [dit-il] tout aussi bien serrée à la gorge."² Alors il aurait pu être ami de Fleurissoire au lieu de le tuer. Dans ce meurtre, c'est presque le hasard qui a décidé Lafcadie à satisfaire sa curiosité de cette façon. Mais aussi, c'était la seule façon de découvrir bien des aspects inconnus de sa personnalité. Et pour être sincère, ne faut-il pas toujours s'élancer vers l'inconnu, qui est la seule façon d'apprendre davantage, surtout quand le sujet d'étude est soi-même? Mais quand il a sauvé les enfants de la maison en feu, il a agi tout autrement. Dans les deux cas, l'aventure, le besoin d'agir, l'attirait. Sa curiosité le dominait pour le meurtre; peut-être que le geste à la Cyrano contre les badauds incapables d'agir dominait à l'incendie. Et puisque

1 Ibid., p.221

2 Ibid., p.220

le contraste est fait entre l'action de Lafcadio et l'immobilité du monde, nous pouvons, par extension, supposer un contraste entre Lafcadio capable d'agir selon son naturel, et les membres de l'assistance contraints dans la vie comme en action.

Nous avons déjà noté la diversité du caractère de Lafcadio, dont la curiosité et la contrainte volontairement imposée, qui le forcent à s'avancer vers la sincérité, sont les attributs dominateurs. Nous avons parlé des forces créatrices de sa sincérité qui sont plutôt manques de préjugés, de contraintes, de doctrine qui limitent. Nous avons aussi remarqué que c'est un homme d'action qui préfère l'action aux mots. C'est un homme assez sincère pour reconnaître son désir de tuer Fleurissoire, assez sincère pour ne pas se refuser cette action au nom de quelque morale. C'est-à-dire qu'il est assez libre de soucis pour lui permettre de faire n'importe quoi pour satisfaire à sa curiosité.

Mais Gide ne juge pas. Il ne demande pas à quoi bon serait un tel homme. Peut-être qu'il montre les dangers d'une sincérité comme résultat d'une liberté totale, tout comme dans "L'Immoraliste", il a peut-être montré les dangers d'une sincérité venant d'une révolte trop forte à cause d'une contrainte extrême.

Il faut noter que Lafcadio et Michel, chacun un meurtrier de sa façon, sont jeunes et en cherchant leur sincérité pour laquelle tous les deux sont prêts, ils deviendront la manifestation de plus en plus complète et alors de plus en plus belle de ce qu'ils sont. Alors il est probable que Gide ne nous avertit pas contre la sincérité par ces meurtres mais qu'il nous montre que le meurtre est un crime assez commun, commis tous les jours dans des milliers de façons tout comme en parle Tarron dans "La Peste" de Camus, et que nos idées même à ce sujet ne sont pas claires et qu'elles sont fondées sur des préjugés. (Comme juriste, Gide a été choqué par l'incompréhension des motifs que montraient les juges). En tous cas, assassiner est-il plus vilain que suffoquer l'être naturel sous l'amas de mensonges que donne la civilisation avec des préjugés et ses dogmes?

CHAPITRE V

L'UNITE DE LA DIVERSITE CROISSANTE DANS LA SINCERITE GIDIENNE

Thésée, récit achevé par Gide en 1944, résume la plupart de ses idées sur la sincérité. Thésée lui-même est l'homme sincère de Gide. Dédale et Thésée enseignent la sincérité. L'homme Thésée, résume probablement les idées et les buts de Gide romancier d'une façon allégorique. L'oeuvre montre comment Gide-Thésée est allé au-delà de ses idées précédentes et comment il a pu et réunir un nombre toujours plus grand d'aspects divers et en établir l'unité. C'est alors un livre qui présente plus d'un point de vue, mais surtout celui de l'homme sincère.

L'enfance de Thésée était libre, il vivait à l'abandon, dans un état de licence qui a éveillé sa volupté quand un jour son père putatif, le roi Egée, a élevé "ma propre raison contre moi [dit Thésée]. Il m'enseigne que l'on n'obtient rien de grand, ni de valable, ni de durable, sans effort." Egée lui enseigne de se servir de "l'intelligente volonté" qui importe le plus pour tirer de lui-même la force d'accomplir les grandes choses qui sont à faire. Il lui dit

I. A. Gide, "Thésée" Romans Récits et Scènes,
Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1958,
pp. 1415, 1416

"Obtiens-toi."² C'est tout juste ce qu'il a de naturel: "l'on me reconnaît [dit-il] du bon sens; le reste vient ensuite avec la volonté qui ne m'a jamais quitté, de bien faire."² Thésée, enfant jusqu'à ce moment, sans aucune contrainte, même de famille, imposée du dehors, apprend alors à imposer volontairement à lui-même une discipline encore plus exigeante pour s'élever à la hauteur d'accomplir de grandes choses de son propre caractère.

Par nature, il est d'humeur volage, toujours passant outre, apprenant par son expérience: ses amours, ses haines, à se connaître. Gide veut nous dire qu'en tuant les monstres, Thésée tue "le divin" qui a ici tout simplement le sens de l'inexplicable. C'est ce qu'il veut dire quand il affirme que les premières et les plus importantes victoires que devait remporter l'homme c'est sur les dieux.³ De cette façon il s'élance vers la lutte avec l'inconnu (l'inexplicable) pour apprendre davantage, poussé par son courage et par son ambition "aux entreprises hardies."⁴

Thésée choisit la route semée de dangers pour avoir

1 Ibid., p.1416

2 Ibid., p.1418

3 Ibid., p.1417

4 Ibid., p.1418

"l'occasion d'y prouver ma valeur, [dit-il]"¹ Gide, aurait-il choisi ce mot "valeur" à cause de son double sens - celui de courage et celui qui indique que le héros vaut quelque chose à cause de son propre caractère? Il se méfie alors de la sécurité et d'un chemin tout nettoyé. Il se méfie du repos, du confort et de la paresse, voulant s'élançer en avant. Ce n'est certainement pas la voie de l'hypocrite ou de l'homme insincère. L'ambition, le courage, le désir de se prouver sont de vraies qualités. Ce ne sont pas que des mots comme ils l'étaient pour Robert de "L'École des Femmes," par exemple.

"Passant outre, soucieux de ne pas m'attarder, [dit Thésée]... fus-je moins occupé ni retenu par ce que j'avais fait, que requis par ce qui me restait à faire, et le plus important me paraissait sans cesse à venir."² Il faut noter l'importance accordée à l'avenir, le manque d'importance accordée aux actions accomplies, à cet aspect du passé qui entrave. Les privilèges qui viennent par tradition n'ont pas d'importance pour Thésée, qui ne veut se "distinguer du commun que par ma valeur [dit-il],"³ valeur

1 Ibid., p.1418

2 Ibid., p.1419

3 Ibid., p.1420

qui est son talent, ce qui le distingue des autres, ce dont il est doué et qui se montrera dans ce qui lui reste à faire.

Puisqu'il s'efforce d'être sincère, il trouve que plaire en se servant des conventions est difficile. "Moi, qui n'ai jamais rien valu que seul [dit-il], pour la première fois, j'étais en société,"² il se sent dépaysé. Mais, "je tiens surtout [dit-il] à rester libre. C'est à moi-même que je me dois."³

Il ne fait rien seulement pour plaire. Ainsi il n'a fait preuve de sa propre valeur que pour mieux la connaître, non pas pour plaire aux autres.

La rencontre avec Dédale lui apprend comment se protéger contre l'influence des drogues, les parfums, les tentations du repos, la vie aisée que le labyrinthe offre et dont il est le symbole. Dédale lui montre que le vrai labyrinthe est celui qu'on crée pour soi-même d'où l'on ne sort jamais. Le lecteur voit alors un Thésée qui ne se laisse pas influencer par ce symbole de dogmes et de doctrines, qui ne tient pas ses prisonniers de façon qu'ils

1 Ibid., p.1420

2 Ibid., p.1425

3 Ibid., p.1429

ne puissent pas mais qu'ils ne veuillent pas en sortir. Thésée est à la fois attaché par le fil à Ariane et au passé et séparé d'eux par le labyrinthe. Aussitôt libéré du labyrinthe, il coupe le fil. En sortant, il sauve ses compagnons malgré eux, en leur donnant des coups de pied, d'une contrainte maléfique qui se répand dans le labyrinthe et qui leur plaît. Il pourra maintenant leur faire accepter une autre contrainte dont ils ne voulaient pas et que Thésée approuve et que finalement ils imposeront eux-mêmes. Il ne permet pas que ses amis perdent leur liberté et leur valeur d'individu. C'est aussi par respect pour l'unique ensemble des qualités de chaque individu que Thésée fonde la ville d'Athènes où il détruit une hiérarchie précédente pour laisser s'établir une nouvelle hiérarchie basée sur la valeur personnelle. "Je ne fais cas [dit-il] de rien que du mérite personnel et ne reconnais pas d'autre valeur."¹

Quand Thésée dit: "Il ne s'agissait plus de conquérir mais de régner"² il semble qu'il contredit ce que nous venons de dire. Mais son premier acte est de renoncer à son droit de régner et de laisser aux hommes le soin de se distinguer par leurs actions. Régner, pour Thésée, veut

¹ Ibid., pp.1445,1446

² Ibid., p.1445

dire donner l'occasion aux autres de régner sur eux-mêmes, de les laisser se distinguer l'un de l'autre par leur propre valeur. En fondant Athènes, Thésée agit selon les avis de son grand-père: "Il ne suffit pas d'être, puis d'avoir été : il faut léguer et faire en sorte que l'on ne s'achève pas à soi-même."¹ (Est-ce que ceci est l'engagement de Sartre?) Thésée a légué une ville où l'individu se distingue par son mérite personnel, où l'individu est suprême.

Thésée s'est battu symboliquement contre l'ignorance et la doctrine en se battant contre les monstres et les forces du labyrinthe; il a enseigné aux hommes par son exemple la gloire de l'individu qui se distingue par ses propres qualités, soulevant l'homme d'un état d'esclavage où il est soumis à sa doctrine, jusqu'à une liberté et enfin par la discipline, il lui a donné la tâche de s'élever continuellement, de se respecter, d'avoir confiance en ses forces dont les limites sont inconnues. Grâce à lui "les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres."² Mais tout ce qu'il a fait n'était que de vivre sa vie, guidé "par un instinct que pour plus de simplicité

¹ Ibid., p.1418

² Ibid., p.1453

je crois sûr [dit-il],"¹ en allant en avant aussi loin que possible. C'est-à-dire que ce qu'il a fait est de s'emparer, sans scrupules "de l'arme de dieu... et la rétorquer contre lui."² Il a donné à l'homme la liberté et le choix, attributs auparavant des dieux.

Une des choses qui est offerte au lecteur alors est l'image d'une sincérité d'après laquelle l'individu essaie tout ce qui pourra l'éduquer, par curiosité, par une force innée, par une exigence personnelle imposée par soi pour ne pas reconnaître de limites venant du dehors ou des passions complaisantes, par un désir de toujours savoir davantage. Il devient alors de plus en plus riche en sensations, il découvre toujours plus d'aspects divers en lui-même. Toujours passant outre, il ne cherche "de repos, que [son]... destin parfait, dans la mort."³

Ne pouvons-nous pas voir dans Thésée, Gide romancier? Est-ce que Gide ne résume pas sa vie d'auteur en nous racontant la vie de Thésée? Les monstres que Thésée a tués, ne sont-ils pas le mensonge, la doctrine, les dogmes, les préjugés? Et le labyrinthe que Dédale a créé, n'est-ce pas

1 Ibid., p.1444

2 Ibid., p.1417

3 Ibid., p.1437

surtout celui de la religion? Ne voit-on pas les hommes ligués contre lui quand il insistait qu'il leur apportait la délivrance?¹ Et n'est-ce pas Gide qui les a forcés à accepter cette délivrance? La ville de Thésée, n'est-elle pas l'oeuvre de Gide dont il dit: "Après moi saura l'habiter immortellement ma pensée"?² Et la philosophie de Thésée: "l'homme quel qu'il soit et si taré que tu le juges doit faire jeu des cartes qu'il a",³ n'est-elle pas celle de Gide? N'est-ce pas Gide qui a cru délivrer les hommes, qui leur a donné la liberté, le respect de soi, et le moyen de s'élever plus haut, l'exigence intérieure?

A notre avis, Gide explique par analogie dans "Thésée" tout ce qu'il enseigne dans ses paraboles, (c'est-à-dire dans les autres romans et récits) pour être certain que nous comprenons son but. Et ce but est toujours celui des meilleurs professeurs, de permettre à l'homme, de le pousser à mieux se choisir, à attendre davantage de lui-même.

Si Thésée, c'est Gide romancier, alors c'est Gide qui a pris la voie difficile, par choix, pour se découvrir, pour se mettre à l'épreuve, en se rebellant contre l'école

1 Ibid., p.1440

2 Ibid., p.1453

3 Ibid., p.1453

symboliste, contre la religion, contre la famille, contre toutes les racines. C'est lui alors qui a créé son oasis (pour en revenir à un autre symbole gidien) où demeure sa pensée. C'est lui qui a fait le "geste représentatif" sur le plan où le temps n'existe pas. C'est son geste du héros qui deviendra "un continu symbole."¹ Car, comme le dit Gide-Thésée: "Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon oeuvre. J'ai vécu."²

Mais pour voir le vrai Gide, pour le comprendre tel qu'il est, il faut considérer l'oeuvre Thésée dans toute son étendue, sous tous ces aspects. Nous avons traité de l'accroissement de la sincérité, sa façon de permettre à l'individu de passer outre, de trouver des aspects divers et souvent contraires de lui-même, mais qui appartiennent tous à ce seul individu. Le but final serait-il alors une synthèse de tous les aspects en un ensemble unique? Ainsi, l'individu doit s'écarter de son passé qui lui imposerait des restrictions tout en se rendant compte qu'il ne pourra bâtir son avenir autrement que sur le présent et sur ce passé. Pour prendre un autre exemple, il faut réconcilier la liberté individuelle et le destin. De même, la valeur

¹ Ibid., p.1436

² Ibid., p.1453

particulière de l'individu tout unique qu'elle soit ne peut se jauger que par une comparaison avec la société dont il fait parti.

Icare, mort-vivant qui parle, symbolise l'unification de toutes les forces opposées. Il refuse la division, les "formes multiples."¹ Il réconcilie l'homme et la femme, la lutte et la paix et il résorbe tous les dieux dans un seul Dieu qu'il appelle l'Unique. Icare devient alors le symbole de l'oeuvre Thésée qui prétend réconcilier tout ce que Gide a dit auparavant. Et en même temps Icare est le symbole de la sincérité gidienne. Ce qui affirme ce point de vue surtout est qu'Icare dit que l'Unique dont il parle "ne finit jamais de commencer."² Thésée semble donner l'impression d'être une étape dans la pensée de Gide. Elle ne s'appuie pas sur les autres romans, mais elle en est l'aboutissement tout naturel. Quant à la sincérité elle est l'expression de l'unité de toute la diversité naturelle d'une personne qui recommence. Dieu, Thésée, et l'homme sincère passent outre incessamment. Alors on pourrait dire qu'Icare, en symbole, plane sur tout.

Thésée incarne ces aspects contraires résorbés en lui.

1 Ibid., p.1435

2 Ibid., p.1435

Il tue son père et son fils mais fonde la cité d'Athènes "pour le bien de l'humanité future."¹ Il réprovoque la doctrine mais approuve la révérence. Il rejette une hiérarchie pour en accepter une autre. Il repousse plusieurs contraintes mais en exige une autre. Il enseigne aux hommes qu'ils sont libres comme les dieux, mais il croit au destin. Il accepte de régner et puis il se démet de toute autorité royale; comme "simple citoyen... [il veille] à l'ordre de l'Etat."² Il cherche la concorde de la division. Il arrive à une unité individuelle dans laquelle les aspects contraires jusqu'alors sont réconciliés de façon ou d'autre. Dès lors, il est prêt à passer outre pour découvrir encore d'autres aspects.

Thésée pousse plus loin que les autres personnages de Cide sa recherche de la sincérité. Thésée vit pour le bien de l'humanité; il se compare à Prométhée. Edouard dans Les Faux-Monnayeurs s'occupait plutôt de découvrir et de démontrer les formes que revêtent l'insincérité chez les autres. Lafcadio, jusqu'à la fin des Caves du Vatican essayait de se découvrir par ses haines et ses amours. On ne sait pas s'il va continuer dans cette voie. Thésée est à

1 Ibid., p.1453

2 Ibid., p.1446

la fois rebelle et bâtard. Il repousse la tradition en fils d'Egée, et il manque de passé comme fils de Poséidon. Thésée continue à vivre en homme sincère jusqu'à l'âge mûr et au-delà. Auparavant, Gide s'était limité à une seule époque essentielle de la vie de l'homme sincère.

De plus, dans ce roman, Gide fait la synthèse d'un très grand nombre d'idées diverses. Il fusionne les mythes des Grecs et ceux du christianisme et puis il y rattache sa propre interprétation de l'homme sincère pour apprendre à l'homme à se surpasser.

Thésée incarne plusieurs symboles à la fois: l'homme sincère, le héros grec. Gide expose symboliquement la doctrine et en peu de mots l'anéantit. L'ignorance déifiée sous la forme symbolique des monstres est supprimée; et on échappe aux systèmes susceptibles de mener à faux, symbolisés par le labyrinthe. Le vrai désir de passer outre permet de s'évader du labyrinthe qui symbolise les systèmes susceptibles de mener à faux. L'amour hétérosexuel et l'amour homosexuel ne sont pas mis en contraste, mais les deux existent harmonieusement ensemble dans la même société. Le retour joyeux de l'enfant prodigue (quand Thésée revient chez lui) est mis en rapport assez étroit avec la mort (ou le meurtre) de son père, par une erreur "regrettable." Thésée en revenant avait oublié ou négligé

de changer les voiles qui auraient indiqué à son père qu'il était vivant. Les citoyens se trouvent dans une situation unique. Ils doivent être accablés à la fois de douleur et de joie à cause de la mort du roi et du retour du prince.

Thésée, apprend à se connaître par ses haines et par ses amours, qui reproduisent celles de Michel, d'Edouard, de Bernard, de Lafcadio et de Geneviève mais qui sont peintes en symboles dans cette oeuvre. Il va toujours au-delà de l'étape précédente; toujours il découvre des aspects de plus en plus divers de son caractère, toujours il les réconcilie. A la fin de l'histoire Thésée réconcilie l'idée de la sincérité et celle de Dieu et de la tare originelle, exprimée par Oedipe. "Je... [dit Thésée] crois que l'homme, quel qu'il soit et si taré que tu le juges, doit faire jeu des cartes qu'il a."¹

Tout comme Thésée a réconcilié les aspects divers de lui-même, Gide romancier a réconcilié les différents aspects de son art, les écoles littéraires, les philosophies, les époques, les religions, sa propre vie littéraire dans une seule oeuvre, "Thésée." Puisque cette oeuvre de Gide est plus poussée que tout ce qui la précède, puisqu'elle contient tant d'aspects divers qu'il réconcilie et qu'il résoud si

¹ Ibid., p.1453

bien, peut-être pouvons-nous dire qu'en tant que professeur, Gide enseigne la sincérité sur deux plans, à la fois par les aventures de son héros et par l'agencement, la synthèse puissante des idées paradoxales et, jusqu'à lui, contradictoires.

BIBLIOGRAPHIE

- Albérès, R-M., L'Odyssee d'André Gide, Paris, La Nouvelle Edition, 1951.
- Belaval, Yvon, Le Souci de sincérité, Paris, Gallimard, 1944.
- Gide, A., Les Caves du Vatican, Paris, Editions de la Nouvelle Revue Française, 1922.
- Gide, A., Isabelle, Paris, Gallimard, 1949.
- Gide, A., Les Faux-Monnayeurs, Paris, Gallimard, 1939.
- Gide, A., Journal 1889-1912, Rio de Janeiro, Americ.-Edit, 1943.
- Gide, A., Romans, Récits et Soties, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1958.
- Gide, A., Le Roi Gandaule, Paris, Gallimard, 14^e édit.
- Herbart, P., A La Recherche d'André Gide, Paris, Gallimard, 1952.
- Kemp, R., "André Suarès," Nouvelles Littéraires, 1122, 3 mars, 1949.
- Lafille, P., André Gide Romancier, Paris, Hachette, 1954.
- Mann, K., André Gide and the Crisis of Modern Thought, New York, Creative Age Press, 1943.
- Peyre, H., The Contemporary French Novel, New York, Oxford University Press, 1955.
- Picon, G., L'Usage de la Lecture, Paris, Mercure de France, 1960, pp.65-78.
- Schlumberger, J.; Mann, T.; O'Brien, J.; Francia, Mgr. E.; Antonini, G.; Perse, S-J.; Albérès, R-M.; Mallet, R.; van Rysselberghe, M. T.; Martin du Gard, R.; Green, J.; "Hommage à André Gide," La Nouvelle Revue Française, Paris, Gallimard, novembre, 1951.
- Texcier, J., "Sincérité et Littérature," Populaire Dimanche, janvier, 1952.
- Weinberg, K., "Gide Romancier: La Sincérité Truquée," Romanische Forschungen Heft, 1956, pp.274-287.